

EXCEPTIONN *elles*  
GRAND CHASSERAL

DOSSIER  
PÉDAGOGIQUE  
ATELIER PODCAST  
10H-11H  
ÉLÈVES



# SOMMAIRE

---

<b>Introduction: L'exposition ExceptionnELLES .....</b>	p.3
<b>Atelier Podcast ExceptionnELLES .....</b>	p.4
<b>Visionner les vidéos .....</b>	p.5
<b>Comment réaliser mon podcast ? .....</b>	p.6
<b>Marguerite Gobat:</b> documentation .....	p.9
<b>Elise Benoit-Huguelet:</b> documentation.....	p.21
<b>Clarisse Francillon:</b> documentation.....	p.30
<b>Betty Fiechter:</b> documentation .....	p.34
<b>Lydie Amie Farron:</b> documentation .....	p.42



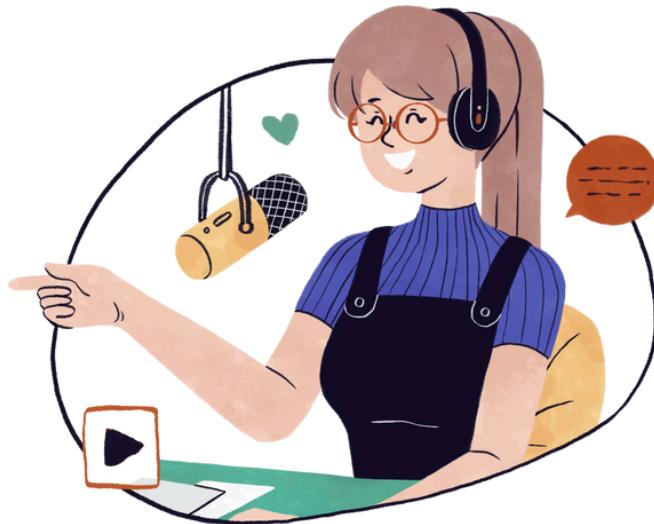


## ***INTRODUCTION: L'EXPOSITION EXCEPTIONNELLES***

---

À l'occasion du 50e anniversaire du droit de vote et d'éligibilité des Suisseuses, des statues de dix femmes exceptionnelles du canton de Berne (Bienne et Grand Chasseral) ont été inaugurées. Des femmes au parcours riche et inspirant que l'Histoire a trop longtemps laissées dans l'ombre. Des femmes invisibilisées, comme tant d'autres, quasiment absentes de l'espace public: en effet, la majorité des rues et places en Suisse portent le nom d'hommes.

L'exposition ExceptionnELLES rend hommage à ces pionnières, les racontant par une biographie, une effigie et parfois une vidéo. Évoquer leur vie, c'est parler de professions passionnantes et variées, de l'histoire régionale, nationale ou même internationale, de l'histoire des mentalités, de la condition des femmes et surtout de courage. Des thèmes qui sont approfondis dans ces dossiers pédagogiques, destinés aux élèves de l'école obligatoire.



## ATELIER PODCAST EXCEPTIONNELLES

---

Il n'existe encore aucun document audio ni aucune vidéo racontant l'histoire des cinq femmes du Grand Chasseral, mises en lumières dans l'exposition ExceptionnELLES. Pour les cinq femmes biennoises, il existe au contraire de courts documentaires.

Et si les élèves remédiaient à ce manque en créant un podcast?

Les podcasts seront bien utiles: ils figureront sur le site de l'association ExceptionnELLES, l'organisatrice de ce projet. Le meilleur podcast sera placé sur la statue de la personnalité dont il raconte l'histoire, via un code QR. Toute personne intéressée pourra l'écouter!

Cet atelier Podcast permet d'apprendre à traiter la documentation de base disponible pour chacune de ces femmes; de rédiger un texte facile à comprendre, racontant la vie de la pionnière en question; d'apprendre à lire son histoire avec une bonne intonation; de faire un montage; d'ajouter un habillage sonore; d'éditer le tout.

Les podcasts peuvent être envoyés à tout moment à l'association ExceptionnELLES, en mentionnant l'identité des auteurs et autrices du podcast. L'adresse est: [helenavonbeust@gmail.com](mailto:helenavonbeust@gmail.com)

# ***VISIONNER LES VIDÉOS***

---

- **Vidéo ExceptionnELLES Grand Chasseral**

Visionnez avec les élèves la vidéo résumant le parcours des femmes de l'exposition ExceptionnELLES Grand Chasseral. Sa durée est de 5 minutes.

Si possible, déplacez-vous et découvrez les statues du projet ExceptionnELLES. Elles sont à Saint-Imier, Villeret, Tramelan, Tavannes, Sauge.

<https://vimeo.com/manage/videos/649434458>



- **Documentaires ExceptionnELLES Biel/Bienne**

En tout premier, les élèves peuvent visionner les courts documentaires historiques animés racontant la vie des cinq Biennoises d'ExceptionnELLES. Chacun d'eux dure une dizaine de minutes pour une durée totale de 55 minutes.

Pour les visionner, scannez le code QR ou copiez le lien ci-dessous.

<https://www.youtube.com/watch?v=ghKGwO1U93s>



# **COMMENT RÉALISER MON PODCAST ?**

---

## **Quel est mon public cible ?**

Le podcast s'adresse à tout le monde, même à de petits enfants. Cela veut dire qu'il doit être raconté de façon simple, mais tout de même intéressant et riche d'informations.

## **Comment structurer mon podcast ?**

Le podcast doit durer plus ou moins 5 minutes. Voilà comment il peut être structuré:

- Musique d'introduction
- Intro : se présenter, présenter le podcast et le sujet

*Exemple: Bonjour à tout le monde, nous sommes Marie, Robin, Maxime, Sarah, Lou, cinq élèves de l'école secondaire de Tramelan. Aujourd'hui, nous allons vous parler de la vie d'une personnalité de la région: Elise Benoît Huguelet... écoutez son histoire.*

- Première partie de la biographie
- Interlude sonore (pas obligatoire)
- Deuxième partie de la biographie
- Conclusion: remercier les auditeurs/auditrices
- Musique de conclusion

## **Comment rédiger la biographie ?**

- **Documentation:** Commencez par lire la biographie imprimée sur la statue et fournie dans ce dossier. Puis, lisez l'article qui suit et qui va plus en profondeur.
- **Chapitres:** définissez en groupe des chapitres de vie. Par exemple: L'enfance / Les années de formation / La découverte du métier / Les défis professionnels ou de vie / La famille / Fin de vie. Répartissez-vous les chapitres à écrire ! Chaque personne s'occupe d'un chapitre par exemple !
- **Citations:** N'oubliez pas d'insérer une ou deux citations si la personnalité a dit ou a écrit quelque chose d'intéressant !
- **Vérification:** Vérifiez les informations écrites ! Tout doit être correct et se rapporter aux informations disponibles dans la documentation.

- **Texte final:** Assemblez les chapitres, rédigez le tout au propre en créant des transitions entre les chapitres. Attention, n'oubliez pas d'écrire l'introduction du texte où vous vous présentez. N'oubliez pas d'écrire une conclusion où vous dites ce que vous avez aimé dans la vie de cette personnalité; vous pouvez remercier aussi les auditeurs et auditrices. Citez l'auteur et le titre de la musique que vous avez utilisé dans votre podcast (vous verrez plus loin le chapitre "habillage sonore").
- **Contrôle du texte:** lisez le texte à haute voix en groupe: est-ce que l'histoire est bien racontée ? Est-elle compréhensible ? Puis-je améliorer certaines tournures de phrases ? Ajouter des signes de ponctuation ! Cela vous aidera dans la lecture du texte. Chronométrez-vous: si le texte dure bien moins et bien plus de 5 minutes, adaptez-le.
- **Contrôle par l'enseignant·e:** pour finir, lisez le texte à votre enseignant·e.

## Lecture du texte

- **Entraînez-vous** à lire le texte, d'abord seul·e puis à deux. Chacun et chacune lit son chapitre. Pensez en lisant que vous vous adressez à un public ! Sortez votre voix, mettez du ton. Lisez en faisant un léger sourire (même si on se sent un peu bête...!): votre voix sera plus sympathique et dynamique à l'écoute !
- **S'enregistrer:** quand vous êtes prêts, enregistrez-vous. Enregistrez-vous chez vous ou à l'école, au calme, depuis un ordinateur. La salle ne doit pas résonner. Il faut télécharger le programme Audiocity en libre accès.
- **Téléchargez Audiocity:** [cliquez sur cette page](#) et choisissez la bonne version de téléchargement selon votre système d'exploitation. C'est d'abord l'application "Muse\_Hub" qui est téléchargée. Allez dans le dossier "téléchargements", double cliquez dessus. Une fenêtre s'ouvre ensuite où il est écrit "Featured". Choisissez le programme "Audiocity" et cliquez sur "Free". Le programme est téléchargé. Toujours dans la même fenêtre, cliquez sur "Launch". Audiocity est alors lancé. Vous pouvez commencer.
- **Instructions pour l'enregistrement:** [sur cette page](#), en suivant les petites vidéos, vous pouvez facilement comprendre comment utiliser le programme.
- **Sauvegardez** le fichier audio: voyez avec votre enseignant·e où sauvegarder le fichier audio.

## **Montage:**

- **Assemblage des voix:** Il est temps d'assembler vos chapitres et donc vos fichiers audio dans un nouveau fichier "Audicity". Travaillez si possible à deux sur ce montage. Testez quelques "effets" dans le programme de montage pour améliorer le son.
- **Habilage sonore:** Créez une ambiance et du dynamisme dans votre podcast, en allant chercher du matériel sonore: bruitages et musique. Vous les glisserez dans votre montage. Voici où aller chercher des sons:

### **Sons:**

<https://lasonotheque.org/>

(banque de sons libres de droits et gratuits pour une utilisation non commerciale)

<https://www.soundgator.com/>

(banque de sons libre de droit, en anglais)

### **Musique:**

<https://www.auboutdufil.com/index.php?tag=experimental>

(banque de 174 musiques et sons sous licence Creative Commons, il faut donc pour chaque fichier vérifier les clauses d'utilisation. Le plus souvent, pour une utilisation non commerciale il faut citer l'auteur dans les crédits, donc à la fin du podcast)

## **Publier**

- Après les dernières modifications, il est temps de publier votre podcast. Exportez-le et placez-le dans un fichier choisi par votre enseignant·e. Faites une copie ailleurs encore.

# MARGUERITE GOBAT



**Marguerite Gobat est une figure emblématique du pacifisme. Elle a lutté toute sa vie en faveur de la paix, tant sur le plan international que national.**

Imaginons une famille bourgeoise de quatre enfants, au tournant du XXe siècle. Un père, Albert, conseiller d'État bernois, un grand-père conseiller national, et une mère au foyer, Sophie. Née le 23 février 1870 à Delémont, Marguerite est l'aînée de la famille. Adolescente, la jeune fille mène une existence riche et variée à Berne, où ont emménagé les Gobat: les soirées dansantes s'enchaînent, les concerts s'entremêlent à des pièces de théâtre, ou encore à des sessions de patinage. Malgré cette aisance sociale, son quotidien n'est pas insouciant pour autant: sa mère est souffrante et décède brutalement en 1888. Marguerite a alors 18 ans et doit dès lors prendre la tête du ménage et s'occuper de l'éducation de son frère et de ses deux sœurs.

Marguerite renonce à ses aspirations musicales et collabore très tôt aux activités de son père: le Tramelot Albert Gobat milite pour le pacifisme. Elle l'accompagne ainsi aux conférences de l'Union interparlementaire — l'organisation mondiale des parlements des États souverains —, puis aux congrès du Bureau international pour la paix. Cet engagement la fait voyager, de la Norvège aux États-Unis. Elle rencontrera d'ailleurs le président américain Theodore Roosevelt, à la Maison-Blanche, en 1904. Lors d'une conférence à Oslo, elle réalise le lien entre suffrage féminin et progrès social: «Elles ont le droit de vote, luttent contre l'alcoolisme et pour l'éducation des enfants.»

Marguerite a 44 ans lorsque son père décède, en 1914. Le combat d'Albert, prix Nobel de la paix en 1902, est depuis longtemps devenu sien. Elle poursuit donc la lutte, à sa manière. S'il est aujourd'hui de bon ton de se déclarer «pacifiste», cette attitude est risquée à son époque, alors que l'Europe se déchire. Cela ne l'effraie pas et, en tant que journaliste, elle affiche résolument ses idéaux dans la presse, comme le prouve cet extrait tiré du journal genevois «Aujourd'hui», en 1921: «Est-ce que nous voudrions la guerre? Non, n'est-ce pas. Alors, travaillons au désarmement des esprits, qui doit précéder le désarmement général, car sans volonté pour la diriger, une arme est sans pouvoir.»

Marguerite milite aussi pour le droit des femmes et s'inscrit contre l'idéologie bourgeoise alors en plein essor, qui cherche à les garder au foyer: «Si le féminisme d'aujourd'hui n'existe pas, il faudrait donc l'inventer, aujourd'hui que le régime de l'homme a si complètement fait faillite et mené au suicide de l'Europe.» Marguerite n'use pas seulement de sa plume, puisqu'elle co-fonde le bureau de l'Union mondiale de la femme pour la concorde internationale, à Genève, en 1915. En parallèle, elle participe à la création de la section suisse de la Ligue internationale des femmes pour la paix et la liberté, dans laquelle œuvrent, en 1926, quelque 50 000 femmes dans 40 pays.

En 1916, elle recueille Pierre Moillet, l'enfant de sa sœur, qui vient de mourir. Cet événement la conforte dans sa conviction: paix et éducation constituent les deux faces d'une même médaille. Et les femmes en sont les responsables, car ce sont elles qui éduquent les enfants; ainsi, les femmes sont un vecteur de paix important. En 1928, Marguerite s'installe à Bienné et décide d'ouvrir un home pour enfants à Macolin. Baptisé «Champs de Plâne», cet établissement veut promouvoir l'éducation à la paix et travailler au rapprochement franco-allemand. «Il va sans dire que c'est du pacifisme en action que j'entends faire en élevant des enfants de différentes nations et surtout de différentes classes sociales.»

Cette militante pacifiste s'éteint à la veille de l'été 1937, après quelques jours d'une maladie foudroyante. Sur tous les fronts pour promouvoir la paix, la défense des femmes et l'éducation des enfants, Marguerite Gobat aura bataillé sans relâche, la plume au poing et le pacifisme dans les veines.



## LES DOSSIERS DE MEMOIRES D'ICI

### Marguerite Gobat : le pacifisme au féminin



Marguerite Gobat est une figure méconnue du pacifisme. Pourtant, à l'instar de son père Albert Gobat, Prix Nobel de la paix en 1902, elle a lutté toute sa vie, très concrètement, en faveur de la paix. Active dans les organisations pacifistes féminines, tant sur le plan international que national, elle servit aussi ses idéaux comme journaliste et éducatrice.

On peut distinguer trois formes d'engagement chez Marguerite Gobat. La première correspond à la période où elle fut la plus proche collaboratrice de son père. La mort de celui-ci en 1914 marque le début de son cheminement personnel, d'abord dans les associations féminines, puis dans les milieux de l'éducation. Il n'y a toutefois pas de rupture chronologique ou idéologique entre ces deux derniers aspects, car l'éducation, tout comme la lutte pour les droits des femmes à laquelle elle était aussi très attachée, étaient pour Marguerite Gobat un moyen de promouvoir la paix.

*Marguerite Gobat et sa soeur Louise  
(archives familiales Gobat, Mémoires d'Ici)*

### Liens utiles

Bureau international de la paix : <http://www.nobel-paix.ch/instit/bipp.htm>

Ligue internationale des femmes pour la paix et la liberté , historique:

[http://www.nobel-paix.ch/paix\\_p1/ligue\\_pl.htm](http://www.nobel-paix.ch/paix_p1/ligue_pl.htm)

Prix Nobel de la paix ,liste des Prix Nobel : <http://www.nobel-paix.ch/accueil.html>

Union interparlementaire : <http://www.ipu.org/french/>

Ligue internationale des femmes pour la paix et la liberté (en anglais) : <http://www.wilpf.org/>

## Chronologie

### 1870-1884 : DELEMONT

1870 : naissance le 23 février de Marguerite, fille ainée d'Albert et Sophie Gobat. Le couple aura encore deux filles et un fils.

(archives familiales Gobat, Mémoires d'Ici)



### 1884-1915 : BERNE

- 1884 : installation de la famille à Berne, où le père de famille vient d'être nommé conseiller d'Etat.
- 1888 : décès de la mère, Sophie Gobat. Marguerite s'occupe désormais du ménage et de l'éducation d'Ernest (17 ans), Louise (15 ans) et Hélène (12 ans).
- 1890 (environ) : Marguerite Gobat devient la collaboratrice de son père. Il est secrétaire de l'Union interparlementaire puis du Bureau international de la paix à Berne.
- 1909 : elle passe quelques mois à Bruxelles comme bibliothécaire.
- 1914 : mort d'Albert Gobat. Marguerite continue de travailler au Bureau international de la paix, notamment comme bibliothécaire.

### 1915-1922: GENEVE

- 1915-1920 (environ): elle travaille au bureau de l'Union mondiale de la femme pour la concorde internationale (UMF), association à la fondation dont elle est l'une des fondatrices.
- 1915 : naissance de la Ligue internationale des femmes pour la paix et la liberté (appelée d'abord Comité international des femmes pour une paix durable). Avec Clara Ragaz et Gertrud Wocker, Marguerite Gobat fonde le comité suisse de la Ligue.
- 1916 : mort de sa sœur Hélène, dont elle recueille le fils qui vient de naître.
- 1920-1922: elle travaille comme secrétaire au bureau central de la Ligue.

### 1922-1927: GLAND

Elle enseigne le français à l'International Fellowship School, institution de l'Ecole Nouvelle fonctionnant selon des principes d'égalité et de paix sociale.

### 1928-1937 : MACOLIN

Marguerite Gobat installe et dirige un home pour enfants, le Champ du Plâne, qui accueille des Suisses et des étrangers, notamment dans le cadre de la fondation Pax Jugendwerk, dont s'occupe le comité suisse de la Ligue. C'est à Macolin qu'elle meurt le 19 juin 1937.

De 1915 à sa mort, Marguerite Gobat oeuvra de diverses manières au sein de la Ligue internationale des femmes pour la paix et la liberté: elle fut membre du comité suisse de la Ligue (1915-1937), membre du comité exécutif international (1919-1921 et 1924-1926) et membre du conseil consultatif

(dès 1931). Elle prit part aux congrès internationaux de la Ligue (notamment à Washington en 1932) et à diverses conférences internationales, comme la Conférence Ford en 1916 à Stockholm. Elle fut de plus responsable de deux journaux et écrivit des centaines d'articles : de 1918 à 1923, elle est la rédactrice d'*Aujourd'hui : feuille d'art et d'éducation*, organe pacifiste prônant une éducation nouvelle, et de 1924 à 1937 elle est responsable de *Der Erzieher* ("L'éducateur"), supplément de la *Frauenzeitung Berna*.



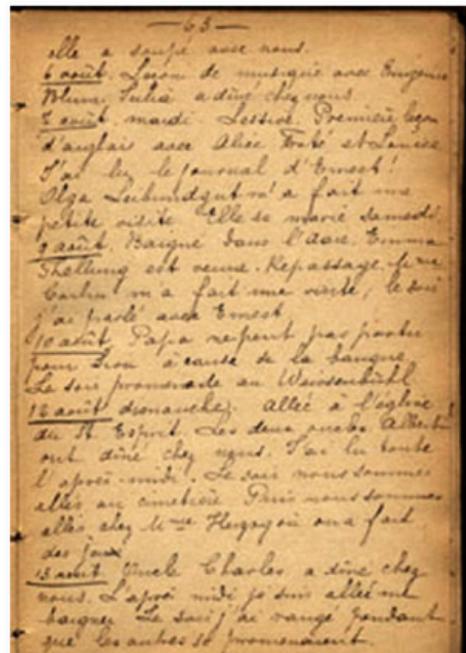
## Une jeunesse bernoise

Albert Gobat devenu conseiller d'Etat bernois, sa femme Sophie et leurs quatre enfants quittent Delémont pour s'installer à Berne. L'aînée, Marguerite a 14 ans, elle va terminer sa scolarité dans la capitale et devient une parfaite bilingue. De 17 à 19 ans, elle tient un journal intime. Elle mène alors l'existence d'une jeune fille de sa classe sociale (son père, toujours conseiller d'Etat bernois, est alors conseiller aux Etats et son grand-père maternel est conseiller national) : soirées dansantes, concerts, théâtre, église, patinage, promenades en ville et achats, baignade dans l'Aar, excursions, invitations. Elle suit aussi des cours de chant et de piano - la musique restera une grande passion jusqu'à sa mort -, prend des leçons d'anglais et enseigne le français.

Marguerite Gobat (archives familiales Gobat, Mémoires d'Ici)

### Extrait du journal de Marguerite Gobat (archives Mémoires d'Ici)

#### Premier bal



" 8 février [1888] : J'ai eu une bien agréable surprise aujourd'hui en arrivant à table pour le lunch [Marguerite et sa mère séjournent alors aux Avants], je trouve sur mon assiette une lettre d'une écriture inconnue. C'était une invitation pour le bal des Zofingiens de la part d'un monsieur Merz que je ne connais pas. J'en ai bien du plaisir, je pense que j'accepterai, maman n'a rien contre. " " 16 février. Tous les jours, j'attends la visite de mon cavalier que je suis curieuse de connaître. Partout où je vais on chante ses louanges et l'on me dit que je suis une heureuse mortelle et que bien des jeunes filles envient mon sort. Il est non seulement président [des Zofingiens] mais aussi très beau à ce qu'il paraît. "

" Lundi 20 février : J'ai eu la visite de Mr Merz. Son extérieur répond bien aux descriptions qu'on m'en a fait. Ensuite je suis allée chez Mme Niehans pour la consulter pour ma robe. L'après-midi j'ai passé chez Mlle Meley qui viendra me chaperonner. Le soir, j'ai choisi ma robe avec Mlle Blattner. "

" Mardi 28 février : journée très agitée. Bal des Zofingiens, mon premier bal ! J'ai eu du plaisir et aucun souvenir désagréable. Quel joli bal ! rentrée à 51/2. "

Journal de Marguerite Gobat, août 1888 (archives Mémoires d'Ici)

## Maladie et mort de Sophie Gobat

Mais le quotidien de Marguerite n'est pas pour autant placé sous le signe de l'insouciance : au printemps 1887, en effet, sa mère souffre déjà de la maladie qui l'emportera. Marguerite, rapidement consciente de la gravité de la situation, est appelée à remplacer la malade à la tête du ménage. Le 24 juin 1888, Sophie Gobat s'éteint dans sa quarante-et-unième année. C'est le premier grand tournant de la vie de Marguerite Gobat : à 18 ans, elle va devoir prendre la tête du ménage et s'occuper de l'éducation d'Ernest (17 ans), Louise (15 ans) et Hélène (12 ans).

*Sophie Gobat (archives familiales Gobat, Mémoires d'Ici)*



### Extraits du journal de Marguerite Gobat (archives Mémoires d'Ici)

"Mercredi 13 juillet [1887]: Voici une semaine que je suis sans servante et j'avoue que j'en ai par-dessus la tête de mon rôle de cuisinière. Je suis aussi singulièrement dégoûtée de mon journal, qui est insignifiant et peu intéressant au possible et je pense que je ferais mieux d'y écrire parfois mes impressions et des extraits des livres que j'ai lus et qui me plaisent. Je commence aujourd'hui par la traduction de quelques sentences, qui ne pourront que me faire un grand bien si je les relis souvent et y réfléchis sérieusement :

- N'oublie jamais que tu ne seras jeune qu'une seule fois et réjouis-toi de ton printemps.
- Rends la vie de ta mère agréable et n'exige pas d'elle qu'elle te la rende agréable.
- Aspire à une entière connaissance de toi-même et à la sincérité avec les autres. Habitue-toi à une occupation réglée, aspire à l'harmonie et à la pureté intérieure, ainsi tu accompliras heureusement la tâche de ta vie (...).
- Reste parmi les autres personnes toujours la même ; ne cherche à copier personne, serait-ce la personne la plus aimable de la terre et reste toujours et partout naturelle. Ne crois pas que quelque chose soit trop petit ou de peu d'importance pour ne pas le faire de toute ton âme et avec sérieux (...).
- Si tu es gaie et en bonne santé, pense à ceux qui sont tristes et malades et ne ferme pas les yeux sur les misères que tu rencontres.
- Que ton père soit la tête, ta mère le cœur de la maison. "

" Mardi 5 juin [1888] : Je me suis baignée dans l'Aare pour la première fois (...). La tante est arrivée. Je suis si contente que la tante soit là. Elle me laisse faire auprès de maman, qui est maintenant habituée à mes soins. C'est moi qui couche toujours avec elle maintenant. J'ai une telle satisfaction de pouvoir la soigner, aussi cela me serait terrible de céder ma place à quelqu'un et je ne veux pas entendre parler d'une diaconesse malgré ce que le docteur dit. Puisque maman est contente de moi, c'est tout ce qu'il faut, il me semble (...). "

" 23 juin samedi : maman a eu de si atroces douleurs que le docteur lui a donné du chloroforme (. ....). Je suis restée seule avec maman qui dort toujours. Le soir, je suis allée avec Jeanne voir le cortège des Zofingiens. Maman m'avait encore dit le matin que je devais aller le voir. 24 juin : Notre bien-aimée maman est morte ce soir à 91/2h "

" 27 juin : Prière mortuaire. L'après. Midi allée au cimetière. "

" 30 juin samedi : Louis et Hélène [les deux autres filles Gobat] sont parties pour Gerlafingen. Tante Elise aussi est partie et tante Cécile arrivée. Et moi qui me réjouissais tant d'être seule. C'est tout ce que je demande ."

## La collaboratrice d'Albert Gobat

De 1889 à 1914, année du décès de son père, on ne trouve presque aucune trace écrite concernant Marguerite Gobat. On sait toutefois que pendant la majeure partie de ces 25 ans, elle assiste Albert Gobat dans ses activités au service de la paix. Elle a vraisemblablement commencé à assumer cette tâche au début des années 1890 ou un peu plus tard, période où son père est nommé secrétaire général de la toute nouvelle Union interparlementaire (1892). Dans ses fonctions, Albert Gobat n'est aidé que par sa fille qui lui sert de secrétaire et de traductrice. Dès 1907, Albert Gobat s'occupe du Bureau international de la paix, au sein duquel Marguerite accomplit diverses tâches. C'est là que la mort le surprend le 16 mars 1914. Cette mort représente, à n'en pas douter, une nouvelle rupture dans la vie de Marguerite : elle a 44 ans et, à part un séjour de quelques mois à Bruxelles, elle a toujours vécu aux côtés de son père. Rétrospectivement, elle se réjouira que la mort lui ait épargné le terrible sentiment d'échec qu'il aurait ressenti, quelques mois plus tard, avec le début de la Première Guerre mondiale.

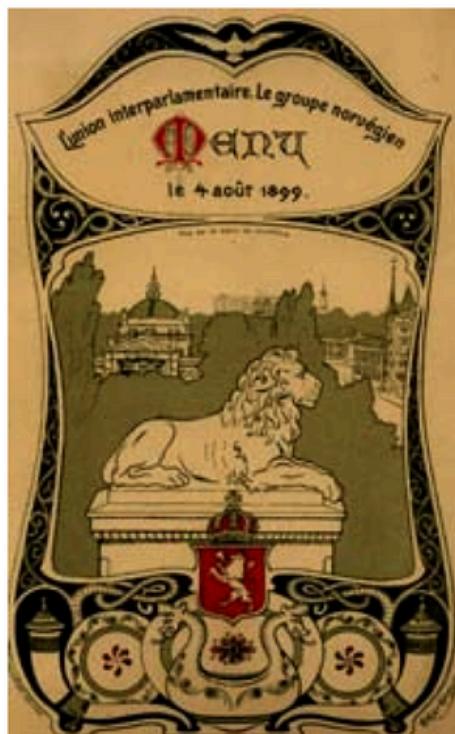
Marguerite Gobat avait fait bien le combat de son père pour la paix. Elle va désormais le poursuivre de manière autonome, sous des formes qui lui sont propres.



*Albert Gobat entouré de ses filles, Marguerite à droite, Hélène à gauche et Louise en bas, avec son mari Théodore Vannod et leurs enfants (archives familiales Gobat, Mémoires d'Ici)*

## Voyages

(archives Mémoires d'Ici)



Marguerite Gobat accompagne également son père à des conférences de l'Union interparlementaire, en particulier à Christiania (Oslo) en 1899 et aux Etats-Unis, à Saint-Louis en 1904. A Christiania, elle se rend aux réceptions officielles, auxquelles elle dit assister comme le "modeste accessoire" de son père (!); de ces mondanités, qu'elle ne semble pas apprécier particulièrement, elle retient surtout l'admiration qu'elle ressent pour la culture et l'amour de la paix des Norvégiens. Lors d'une de ces réceptions, elle aura l'occasion de rencontrer le célèbre Ibsen.

### En Norvège

Albert et Marguerite Gobat profitent de la conférence pour visiter la Norvège. Sur ce voyage, la fille publie un ouvrage intitulé *En Norvège : impressions de voyage* (1902). Séduite par les paysages et les villes du Nord, Marguerite Gobat en apprécie également la

population. Elle met notamment en évidence le rôle des femmes dans la lutte contre l'alcoolisme et dans l'éducation. Pour elle, c'est aux Norvégiennes que l'on doit la baisse de la consommation d'alcool dans le pays : parce qu'elles ont le droit de vote (à l'époque seulement au plan communal), elles ont pu limiter la distribution des droits de cabaret. C'est la première mention, sous la plume de Marguerite Gobat, de ce lien de cause à effet entre suffrage féminin et progrès social. Elle reprendra ce thème plus tard en l'élargissant à d'autres domaines et à d'autres pays. Le pouvoir attribué au vote des femmes, on le verra, est du reste un thème très présent dans tout le discours pacifiste. C'est également avec *En Norvège* le premier témoignage écrit de l'intérêt de Marguerite Gobat pour l'éducation des enfants, domaine auquel elle se consacrera à la fin de son existence.



Marguerite Gobat, "En Norvège: impressions de voyage", Berne 1902

## Au service de la paix dans les associations pacifistes

Bien que l'histoire n'ait guère retenu son nom, Marguerite Gobat a été sans conteste une pacifiste d'envergure internationale, par ses fonctions officielles mais aussi par sa maîtrise des langues et ses relations. Elle sera l'une des rares femmes à déployer son énergie dans les deux grandes associations pacifistes féminines du début du XXe siècle : l'Union mondiale de la femme pour la concorde internationale et la Ligue internationale des femmes pour la paix et la liberté.

### L'Union mondiale de la femme pour la concorde internationale



En 1915, Marguerite Gobat participe à la fondation de l'Union mondiale de la femme pour la concorde internationale (dernière signature de la deuxième colonne). Le siège de l'organisation, présidée par l'Américaine Clara Guthrie Cocke, est à Genève. Marguerite Gobat travaille au bureau central au moins jusqu'en 1920.

*Acte de fondation de l'Union mondiale de la femme pour la concorde internationale (Ville de Genève, Bibliothèque publique et universitaire, Ms. fr. 9072)*

### La Ligue internationale des femmes pour la paix et la liberté

La Ligue, née elle aussi en 1915, regroupait en 1926 50'000 membres de plus de 40 pays. Deux leaders de la Ligue se verront honorées du prix Nobel de la paix : Jane Addams (1931) et Emily Balch (1946). Membre du comité exécutif international à plusieurs reprises, Marguerite Gobat travaille au siège genevois au début des années 1920. La section suisse, fondée par Marguerite Gobat, Clara Ragaz et Gertrud Wocker est reconnue comme l'une des sections nationales les plus dynamiques. Marguerite est membre du comité jusqu'à sa mort.

Lettre de Romain Rolland à Marguerite Gobat (archives Mémoires d'Ici)

### Des rencontres marquantes

Marguerite Gobat est en contact avec des grands noms du pacifisme, comme l'écrivain français Romain Rolland ou Pierre Cérésole, pionnier du Service civil. Marguerite Gobat rencontrera à trois reprises le Mahatma Gandhi, à Lausanne, " Un exemple pour nous tous sur le chemin de la vérité et de la lumière ", dira-t-elle de celui-ci.

### Une pacifiste sans concession

Alors que les milieux pacifistes sont animés par le débat des limites de la non-violence,

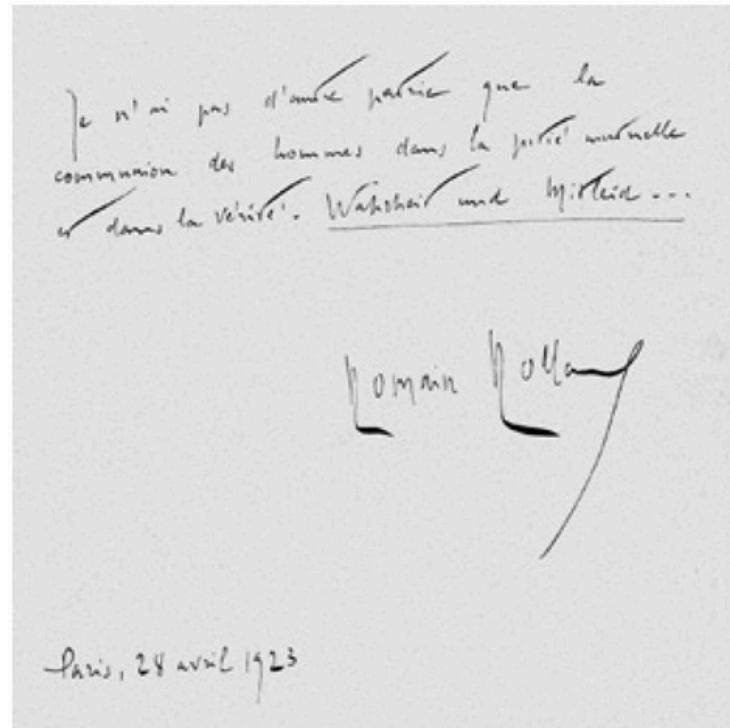
Marguerite Gobat affiche des convictions claires contre toute forme de brutalité. Responsable d'une campagne internationale de la Ligue en faveur d'un désarmement total et universel, elle écrit en 1921: "Est-ce que nous voudrions la guerre ? Non, n'est-ce pas. Alors, travaillons au désarmement des esprits, qui doit précéder le désarmement général, car sans volonté pour la diriger, une arme est sans pouvoir. Travailsons, par l'éducation de ceux qui nous sont confiés, pour que, selon la prophétie, les armes soient transformées en charrues et en instruments bienfaisants ; pour que les gaz asphyxiants et les poisons qui, semés du haut des airs, devront anéantir les armées et transformer les cités en nécropoles, demeurent à tout jamais confinés dans les cauchemars des chimistes de l'avenir" ("Aujourd'hui: feuille d'art et d'éducation", novembre 1921, p. 14)

En novembre 1930, la Ligue mène une nouvelle campagne en faveur du désarmement et sa pétition récoltera 6 millions de signatures. Marguerite Gobat y prend une part active, en s'occupant notamment de récolter des signatures.

La pétition rencontre un franc succès dans le Jura bernois, où Marguerite Gobat se rendra personnellement, bravant, dira-t-elle, " des amoncellements de neige, pour aller recueillir les adhésions dans les fermes des montagnes " !

Bienne:	16 368 signatures (40 000 habitants)
Courtelary:	625 signatures (1 185 habitants)
Tramelan et environs:	2 600 signatures (5 505 habitants)
Bévilard:	525 signatures (940 habitants)
Court:	650 signatures (1 350 habitants)
Delémont:	1 600 signatures (6 300 habitants)
Courroux:	600 signatures (1 580 habitants)
Autres localités du Jura:	3 100 signatures

(archives de la Ligue internationale des femmes pour la paix et la liberté, Palais des Nations, Genève)



## Au service de la paix dans l'éducation

Paix et éducation ont toujours constitué chez Marguerite Gobat les deux faces d'une même médaille. En 1916, un événement bouleverse la vie de Marguerite Gobat et lui fait accorder une priorité renforcée aux thèmes liés à l'éducation: elle recueille l'enfant de sa sœur qui vient de mourir. Tout en servant de mère à son neveu, Marguerite Gobat reste très active dans les milieux de promotion de la paix.

### Nouvelle pédagogie



Fondée et dirigée par l'Anglaise Emma Thomas, l'International Fellowship School de Gland - où Marguerite enseigne de 1922 à 1927 -, fonctionne selon les principes d'égalité et de paix sociale. En parallèle à leur travail scolaire, les enfants, de quelque pays ou classe sociale qu'ils soient, effectuent les tâches domestiques avec l'aide de leurs enseignants. "Nous avons besoin d'un monde nouveau, d'une société qui n'ait ni inférieur, ni supérieur, dont tous les membres soient égaux. C'est ce monde nouveau qui se prépare dans l'école de Gland", commente M. B. Thornton, institutrice collègue et amie de Marguerite Gobat.

*Carte postale de la Fellowship School (archives de la Ligue internationale des femmes pour la paix et la liberté, Palais des Nations, Genève)*

### La journaliste

Marguerite Gobat fut aussi théoricienne de l'éducation dans plusieurs journaux. Elle fut la rédactrice responsable du journal genevois " Aujourd'hui: feuille d'art et d'éducation " (1918-19123) et de Der Erzieher, supplément éducatif de la " Frauenzeitung Berna " (1924-1937).



## La Maison des enfants

En 1928, Marguerite fait la synthèse de toutes ses compétences et convictions en installant et dirigeant un home pour enfants à Macolin (au dessus de Bienne): Le Champ du Plâne. Marguerite Gobat décrit ce qui apparaît comme l'œuvre de sa vie: "Il va sans dire que c'est du pacifisme en action que j'entends faire en élevant des enfants de différentes nations et surtout de différentes classes sociales. La maison sera aussi sur la base coopérative. Chacun qui y travaille y reçoit le même salaire et une part des bénéfices - quand il y en aura. Tout cela est très petit encore, mais cela croîtra". On le voit, elle ne distingue guère sa lutte au sein des associations pacifistes de celle qu'elle mène en tant qu'éducatrice.



Kindergruppe  
im Waldkäfig

Groupe d'enfants  
en cage de la forêt

Blickhütte at the  
edge of the Forest  
Imp. Metzger & S. A., Zürich

### LA MAISON DES ENFANTS — CHAMP DU PLANE MACOLIN \*BIENNE (Suisse)

ouverte toute l'année, reçoit des enfants de tout âge — de préférence au-dessous de 12 ans — et de toute nationalité. *Champ du Plane* est situé sur une montagne du Jura — 890 m. d'altitude — au-dessus de la ville de Bienne à laquelle Macolin est relié par un funiculaire. Vue étendue sur la plaine et les Alpes, jardins, terrasses, forêt proche.

La vie à *Champ du Plane* est simple et familiale. Autant que possible et dans la mesure de leurs forces, les enfants prennent part aux travaux de la maison. Atelier de menuiserie ; travaux manuels, jardinage.

Régime sans viande ; fruits, légumes, œufs, lait, beurre, crème, fromage en abondance. Médecin à proximité.

Le français est la langue habituelle. Leçons d'allemand et d'anglais. Jardin d'enfants. Les enfants en âge scolaire peuvent fréquenter les écoles de Macolin et de Bienne.

Conditions d'admission : frs. 200.— à 225.— par mois suivant l'âge. Conditions spéciales pour les vacances.

S'adresser à  
Marguerite Gobat — MACOLIN \*BIENNE (Suisse)

Publicité pour le Champ du Plâne (Schweizerisches Sozialarchiv, Zurich)

La maison du Champ du Plâne héberge à l'année quatre à six enfants de réfugiés. En été, elle reçoit aussi des enfants suisses. Par ailleurs, le lieu accueille les enfants envoyés par la fondation Pax Jugendwerk. Créeé en 1933 grâce au don de deux membres anonymes de la section suisse de la Ligue internationale des femmes pour la paix et la liberté et administrée par celle-ci, la fondation a pour mission de promouvoir l'éducation à la paix et de travailler au rapprochement franco-allemand. Dans ce but, Pax offre chaque année un séjour de six semaines en Suisse à un nombre égal d'enfants allemands et français. C'est le home de Marguerite Gobat qui est choisi pour la réalisation de ces objectifs.

## Au service du droit des femmes

Conséquence logique du rôle accordé à l'éducation pour promouvoir la paix, les pacifistes du début du 20ème siècle se soucient de l'amélioration de la condition des femmes. Dans un article paru dans le journal " Aujourd'hui : feuille d'art et d'éducation " (juin 1921, p. 82) Marguerite Gobat fait le compte rendu d'une conférence de sa collègue et amie Emily Balch:

"Elle a démontré avant tout - n'est-ce pas le plus important ?- que les femmes sont prédestinées à collaborer à l'éducation pour la paix. Ce sont elles avant tout autre qui forment l'âme des enfants. Si elles y plantent la bienveillance, l'amour, si elles usent de leur pouvoir d'influence - si grand au début des relations entre mère et enfant -, pour cultiver le désir de concorde, d'harmonie et l'esprit de justice, alors le monde verra s'élever, avec une génération qui ne connaîtra plus les sentiments actuels d'hostilité, de haine, une ère nouvelle de fraternité humaine et de plus grand bien-être général."

## *Le Mouvement féministe, 10 mai 1915*

"Il manque à la société gouvernée par une moitié de l'humanité à l'exclusion de l'autre – par le seul droit du plus fort, - l'harmonie qui est une loi de la nature. Si le féminisme d'aujourd'hui n'existe pas, il faudrait donc l'inventer, aujourd'hui que le régime de l'homme a si complètement fait faillite et mené au suicide de l'Europe".

Marguerite Gobat

## L'hommage d'Emilie Gourd

Marguerite Gobat s'investit dans les milieux suffragistes dans les années 1914-1915 déjà, notamment en écrivant dans " Le Mouvement féministe " d'Emilie Gourd. Cette dernière lui rendra hommage en ces termes:

"Elle fut en contact direct avec notre mouvement suffragiste, participant à plusieurs de nos campagnes, ou nous apportant dans des conférences l'écho de ses impressions de voyages à l'étranger - voyages qui témoignaient à cette époque de difficultés sans nombre, de frontières fermées et de passeports refusés, d'un courage que nous savions admirer. C'est à cette époque qu'elle collabora fréquemment à notre journal - auquel elle avait déjà donné juste avant la guerre plusieurs études sur la participation féminine à l'Exposition nationale de 1914 à Berne - et pour lequel elle écrivit notamment une série d'articles sur le féminisme scandinave, au retour d'un voyage dans le Nord, et surtout des chroniques parlementaires fédérales, relevant toujours d'un jugement sûr, et sur la base d'une documentation précise, tout ce qui intéressait directement les femmes dans les débats des chambres fédérales - et quels sont en vérité les problèmes économiques, financiers, administratifs ou politiques qui ne nous touchent pas dès que nous prenons la peine d'y regarder d'un peu près?..."

(" Le Mouvement féministe ", 10 juillet 1937)

© Mémoires d'Ici 2002

# ELISE BENOIT-HUGUELET



**Elise Benoit-Huguelet a passé sa vie au chevet des femmes enceintes. Cette campagnarde modeste est la première sage-femme professionnelle de la Baroche.**

Imaginez le petit village retiré de Vauffelin, à un jet de pierre de Bienne, certes, mais qui paraît coupé du monde. La pauvreté et la misère sont alors le lot des familles de la région. Dans les campagnes jurassiennes de cette première partie du XIXe siècle, les femmes accoucheut seules, avec l'aide de «matrones» ou encore de femmes mûres, ayant elles-mêmes enfanté. En 1870, le taux de mortalité infantile en Suisse est énorme: il avoisine les 210 %.

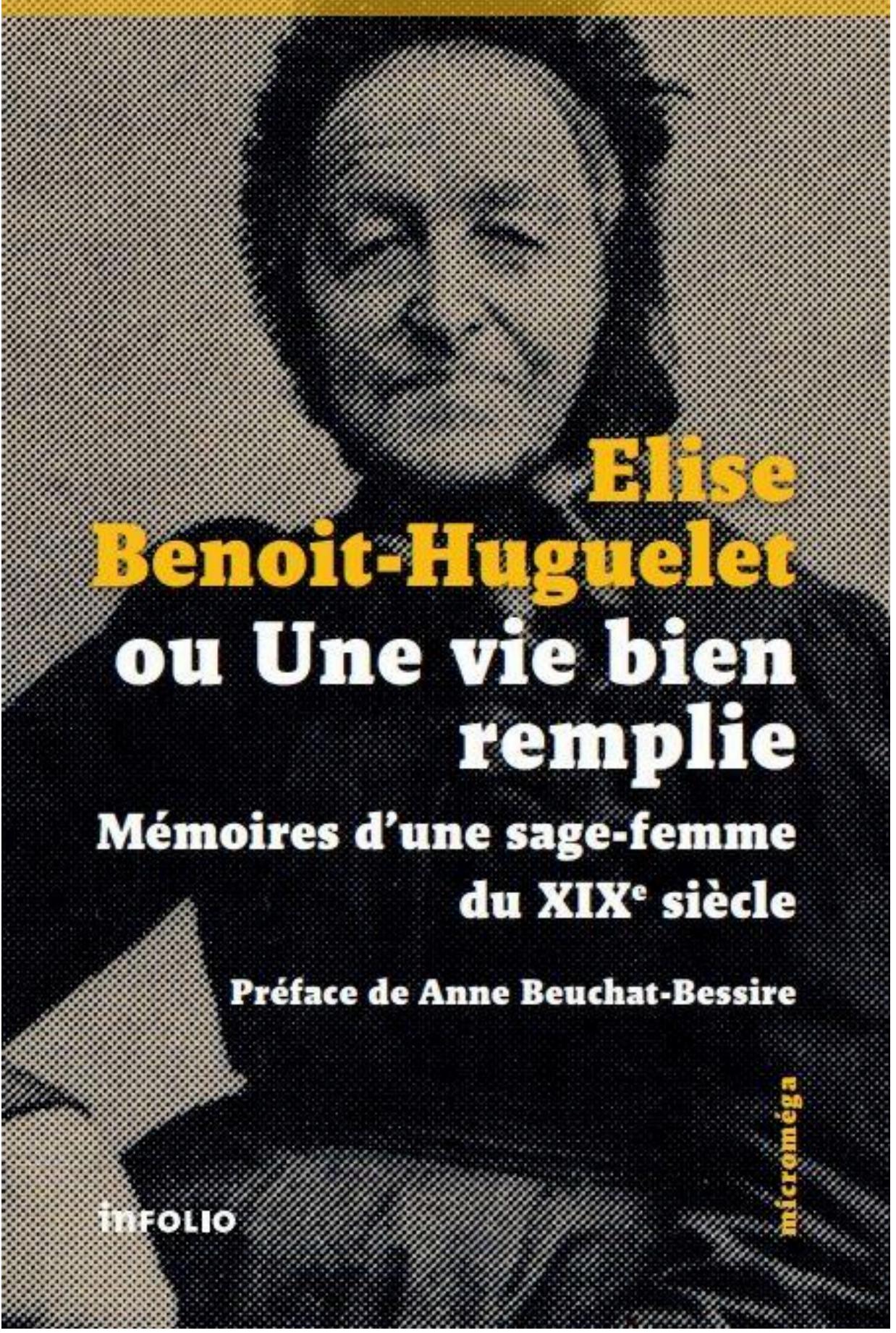
C'est dans ce petit village entouré de forêts, aux confins sud du Jura bernois, qu'Elise, la cadette de la famille Huguelet, ouvre les yeux pour la première fois le 6 avril 1820. Elle commence l'école à l'âge de quatre ans, moins pour réellement recevoir une instruction que pour être «hors du chemin à la maison». Sa scolarisation intermittente durera dix ans. Elle seconde ensuite sa famille dans les travaux agricoles.

Elise a presque vingt-deux ans lorsque le pasteur nouvellement installé au village bouscule son parcours de vie, qui semble déjà tout tracé. Il lui propose de suivre une formation de sage-femme, instituée depuis peu à Berne.

Offre qu'elle accepte aussitôt: «La demande de notre pasteur Cunier ne me laissa pas indifférente, car j'étais forte et courageuse.» À l'issue d'une formation sommaire, le temps d'un été, Elise revient chez elle, diplôme en main. Nous sommes en 1842, et c'est la première sage-femme de Romont, Vauffelin et Plagne. En 1846, Elise épouse le régent de Romont, Julien Benoit. Elle continuera de pratiquer son métier au domicile des accouchées, jusque dans les fermes les plus reculées. L'intrusion d'une jeune diplômée dans l'intimité des foyers était souvent perçue comme inutile, voire gênante.

Néanmoins, elle s'encourage et arpente sans faillir les sentiers les plus éloignés, tant pour soutenir les femmes en couches que pour soigner les blessures de toutes sortes; des têtes fracturées, des doigts cassés, etc. Le médecin est alors trop loin, et surtout trop cher, mais «lorsque le mal était trop grave toutefois, elle envoyait ses patients chez un docteur.» Pour assister les naissances, Elise doit affronter seule la nuit, la neige, et les bêtes sauvages. Dans cette campagne reculée, la sage-femme doit faire face à des situations parfois effroyables, avec des moyens d'intervention dérisoires. Elle s'arme de patience et peut compter sur ses seules ventouses et quelques décoctions. La prière était parfois le principal, sinon l'unique, secours lors des naissances difficiles.

«Malgré toute mon activité, mes nuits sans sommeil, mes voyages par monts et par vaux [...] je suis loin d'avoir pu économiser pour mes vieux jours.» Après plus de quarante années de pratique, Elise peine encore à réclamer des honoraires auprès de ses concitoyens. Au début des années 1900, malgré une contribution de la commune pour ses services, la sage-femme se bat pour joindre les deux bouts. Désormais veuve, la vieille dame subsiste grâce à quelques âmes charitables. L'heure de la retraite auprès de son fils Casimir, instituteur à Frinvillier, ne sonnera qu'une ou deux années avant son décès en 1906. Une année avant sa mort, ses mémoires, «Une vie bien remplie», sont publiées. Elise Benoit-Huguelet aura été la doyenne dans la profession, elle qui a exercé son métier durant soixante-trois ans.



**Elise  
Benoit-Huguelet  
ou Une vie bien  
remplie**

**Mémoires d'une sage-femme  
du XIX<sup>e</sup> siècle**

**Préface de Anne Beuchat-Bessire**

**INFO**

**micromégas**

Nous sommes bien aise que le Comité des sages-femmes de la Suisse nous ait donné l'occasion de conserver par écrit les principaux traits de la vie de Madame Elise BENOIT-HUGUELET qui est actuellement la sage-femme la plus âgée de la Suisse. Après 63 ans de services dévoués et désintéressés et malgré ses 85 ans révolus nous la trouvons encore toujours serviable et pleine d'humour.

Avec Madame BENOIT-HUGUELET disparaîtra toute une époque que nous essayons de faire revivre dans les quelques pages de cette modeste brochure. Grâce à notre *jubilaire* nous avons pu retracer le tableau fidèle des mœurs de jadis dans notre petite paroisse pendant tout un siècle. Nous sommes certains que notre jeune génération saura gré à Madame Benoit de lui avoir laissé quelques souvenirs d'autan.

Et maintenant souhaitons encore à notre vénérée jubilaire quelques années bénies, et quand le moment suprême viendra pour elle, qu'il lui soit donné de s'en aller sans souffrances et dans la paix de son Dieu.

C. O.-J.

Presbytère de Vauffelin, février 1905.

39

Elise Benoit-Huguelet ou Une vie bien remplie

Une journée scolaire se passait ainsi : A neuf heures du matin on se rendait à l'école dans une chambre basse et mal aérée. L'entrée se faisait irrégulièrement parce que notre village n'avait pas d'horloge. Chaque enfant apportait une bûche de bois à la main, pour chauffer le poêle le lendemain, car la Commune ne donnait pas le combustible pour l'école. En entrant il fallait dire un « bonjour » tout sec et à haute voix. De mon temps on ne savait pas ce qu'un « Monsieur » représentait. Notre instituteur n'était pour nous qu'un simple homme. Il n'avait pas moins de quatre-vingts ans quand il m'enseignait à lire. Il était bourgeois de Vauffelin et fut baptisé en 1752. Aucun registre n'indique son jour de naissance. Ce rude vieillard était doué d'un appétit solide ; il pouvait manger un jambon tout entier et sans s'arrêter. Malheureusement l'occasion se trouvait rarement pour lui de faire bonne chère, car il ne gagnait que 25 batz par semaine (3 fr. 50). Notre régent était pauvre. Les seuls vrais régals qu'il faisait d'une manière régulière étaient ceux du jour de l'an. L'usage de notre contrée exigeait qu'un des parents des écoliers invitât le régent à dîner chez lui à tour de rôle. Ce jour-là la marmite qui pendait à la crémaillère pour ce festin était lourde et bien remplie. La choucroute y mijotait en compagnie d'un jambon et de fameux lard.

42

Le Comité des sages-femmes de la Suisse a bien voulu me faire l'honneur de me demander une courte biographie de mon humble personne et de mon activité en qualité de sage-femme pendant soixante-trois ans, je me rends donc à son désir avec l'espérance de n'être pas trop longue ni trop ennuyeuse.

C'est à Vauffelin que je naquis le 6 avril 1820, petit village situé au milieu de grandes forêts et dans le vallon le plus étroit du Jura. Mon père était agriculteur et tailleur en même temps ; ma mère partageait ses travaux. Mes parents eurent sept enfants dont quatre atteignirent un âge avancé. Comme mon père mourut jeune (1775-1823) et que ma mère était très occupée de toute manière, on m'envoya à l'école de Vauffelin dès l'âge de quatre ans. Ce n'est certes pas avec l'intention de faire de moi une savante qu'on m'y fit aller si jeune, mais bien plutôt pour être « hors du chemin » à la maison.

Notre régent à l'école ne parlait que le patois, mais il nous apprenait à lire le français que nous ne comprenions pas.

41

#### Mémoires d'une sage-femme

A propos de régal n'oubliions pas non plus le jour où on tuait le cochon, jour solennel où le régent était invité à prendre la soupe, ainsi que les jours d'enterrement où les parents devaient fournir largement le pain, le fromage et le vin à toutes les personnes qui assistaient à la suite. C'est aussi lui, Elie Huguelet, qui fit l'oraison funèbre de mon père en 1823 ; car les instituteurs remplaçaient les pasteurs dans les environs. Toutes les oraisons commençaient par ces mots : « Vanité des vanités tout est vanité, nous dit l'Ecclésiaste. Salomon était un des plus riches, roi des plus sages, etc. ».

Les pasteurs étaient rares dans ma jeunesse et nous n'avions un culte que tous les quinze jours, mais il y avait plus de personnes au sermon de ce temps-là que de nos jours quand une curiosité attire la foule. Les jours de fête il fallait réquisitionner un peu partout des bancs, des chaises et les marches qui conduisent à la galerie étaient combles. Il faut ajouter cependant que de ce temps-là tout paroissien qui avait le malheur de négliger de se rendre au culte pendant quelques dimanches recevait au nom du Conseil la visite de deux anciens d'Eglise pour le rappeler à l'ordre.

Mais revenons à notre école. Après le « bonjour » bruyant nous allions prendre place sur le poêle et lorsque le régent trouvait que nous étions suffisamment chauffés il nous criait d'une voix de Stentor :

43

« A vos places ! » Chaque élève disait par ordre une prière, souvent la même était répétée deux ou trois fois. Arrivaient ensuite les récitations qui consistaient invariablement dans les réponses du catéchisme. Puis il fallait copier la dictée du jour précédent et l'on finissait la matinée par la lecture du Nouveau-Testament. Chaque enfant lisait un ou deux versets. C'est ainsi que nous parvenions à lire trois fois par hiver les Évangiles. Il n'y avait point d'école d'été de mon temps et celle d'hiver n'était pas même obligatoire.

L'après-midi l'école avait lieu de 1 à 4 heures. On commençait par les prières diverses, puis le régent nous dictait une page d'histoire quelconque. Après la dictée notre vieux maître allait faire sa sieste sur le poêle et il lui arrivait parfois de rêver à haute voix, en bon patois, à la grande joie des trente élèves qui s'amusaient à cœur joie pendant ces moments. Lorsque notre vieux régent était reposé et bien réveillé, il descendait du poêle et nous commençons l'écriture. Il fallait tailler les plumes d'oie et cela lui donnait de la peine; mais il se réconfortait de temps en temps par une bonne prise puisée dans une grosse tabatière en métal jaune. On finissait par le chant qui consistait en psaumes bien rythmés; c'étaient toujours les mêmes, les numéros 3, 91, 118, 139 et le 150.

Deux élèves terminaient par les prières d'usage et notre régent nous congédiait par cette exhortation:

44

A 14 ans, presque 15, je sortis de l'école. Je fis mon instruction religieuse à Péry trois fois par semaine et pendant deux ans. Nous nous rendions par tous les temps dans ce village de l'autre côté de notre montagne. Il y avait parfois plus d'un mètre de neige et c'est à peine si, à force de lever les jambes, nous parvenions à nous frayer un sentier. Les garçons, nos co-catéchumènes, au lieu de passer les premiers pour nous faire un chemin allaient souvent par malice de tous les côtés et les pauvres filles devaient se débrouiller comme elles pouvaient.

Le pasteur de Péry avait pitié de nous et certes la mère de ce dernier aurait peut-être mieux aimé ne pas nous voir venir, car nos habits en dégelant formaient un véritable lac autour de nous. C'étaient les catéchumènes de Péry qui devaient nettoyer la chambre de l'instruction, vu qu'elles n'avaient pas un long chemin à faire. Du reste les nettoyages se faisaient bien superficiellement. On n'était pas à cheval sur les règles de l'hygiène de ce temps.

Depuis ma confirmation en 1835 je travaillai avec ma mère et mes frères à la campagne. Je fauchais, voultais, battais en grange, sortais le fumier de l'étable, etc., et mes gains n'étaient pas grands. J'étais modeste et me contentais de peu. Une fois, je me rappelle encore un certain tablier d'indienne que je désirais ardemment et qui coûtait 5 batz (70 cts). Ma demande

46

« Allez sagement !

« Tirez vos bonnets !

« Saluez les gens !

« Et ne commettez pas de scandale ! »

Nous ignorions complètement la signification du mot scandale, car notre village ne possédait point de dictionnaire à cette époque.

Les garçons avaient l'habitude de répéter l'exhortation finale du régent avec les modifications suivantes:

« Saluez vos bonnets !

« Tirez les gens !

« Et ne commettez point de chandelles ! »

J'avais huit ans quand Elie Huguelet se retira de l'enseignement. Son successeur était jeune, il savait lire et écrire couramment en français et même il connaissait les quatre règles d'arithmétique. C'était un grand progrès. Un jour, j'avais alors onze ans, notre instituteur qui était aussi bourgeois de Vauffelin et qui s'appelait Ferdinand Huguelet reçut l'ordre de ne parler qu'en français à l'école et de ne plus permettre aux élèves de lui répondre en patois. Maître et enfants étaient tout ahuris. On avait souci d'aller lui demander en français de nous tailler nos plumes, car nous faisions beaucoup de fautes et nous ne savions pas le genre de la plupart des mots que nous devions employer.

45

parut exorbitante à un de mes frères et il me lança cette énorme somme de 70 centimes au milieu de la chambre. Ma génération n'était pas gâtée dans nos villages.

Je n'avais pas encore 22 ans lorsque Monsieur le pasteur Cunier qui fut le premier prédicateur régulier de Vauffelin et pendant le ministère duquel on construisit la cure actuelle (1841) m'appela auprès de lui pour me demander si je serais peut-être disposée à devenir sage-femme. Tous les quatre ans il y avait un cours français de sages-femmes à Berne à cause du Jura. C'étaient les pasteurs et les maires qui s'occupaient à chercher des personnes capables pour cet emploi. La paroisse de Vauffelin avec ses quatre villages ne possédait point de sage-femme avant 1842. Lorsqu'un enfant était attendu dans une famille, des voisines courageuses remplissaient bien ou mal les fonctions délicates nécessaires en telle occurrence.

La demande de notre pasteur Cunier ne me laissa pas indifférente, car j'étais forte et courageuse. J'acceptai ses offres et il se chargea de toute la correspondance et des frais. Il n'y avait pas encore de timbres-poste en Suisse.

Mes frères me donnèrent les habits nécessaires pour me rendre à Berne et pour payer la contribution de pension exigée par le Gouvernement. Il s'agissait de 40 vieux francs suisses (60 francs actuels) et

47

70 francs suisses pour les instruments nécessaires qui consistaient en un scarificateur pour ventouser, un bistouri pour saigner, une seringue, etc. De mon jeune temps on saignait beaucoup, jusqu'à trois à quatre fois par la même personne et ma longue expérience n'a fait voir que du temps où l'on saignait si fréquemment il y avait rarement des attaques d'apoplexie.

Le 1<sup>er</sup> avril 1842 je devais me trouver dans la capitale. Un de mes frères me conduisit en char de Vauffelin à Berne et passant par Biel, Aarberg, Seedorf, Meykirch, etc. De chemins de fer, pas question, ils étaient inconnus, et la poste qui passait une fois par jour de Bâle à Berne coûtait 6 francs suisses (9 francs actuels) ce qui représentait un capital pour moi ; il ne fallait donc pas y songer. Les belles routes actuelles n'existaient pas non plus et le voyage demandait plus de temps que maintenant.

Je pus facilement m'orienter dans la capitale, grâce à un petit plan de la ville que mon pasteur avait eu l'obligeance de me retracer et de me donner avant mon départ.

Lorsque nous arrivâmes à Berne et que nous eûmes pris soin du cheval et mangé quelque chose, nous nous rendîmes à la Brunngasse 27, qui était la maternité bernoise. Enfin j'allai me présenter à Monsieur le professeur Hermann qui habitait la maison à côté. Hélas, me dit ce brave monsieur,

d'une grande glace où mon image s'était réfléchie. Oh tout me semblait merveilleux ! Dans mon village je n'avais jamais rien vu de pareil.

Le dimanche 1<sup>er</sup> mai à 3 heures de l'après-midi je me rendis à la maternité. La directrice des élèves sages-femmes, madame Frey, nous invita dans sa chambre. Cette dernière tenait dans la main des papiers roulés qu'elle lança sur la table et que nous dûmes tirer au sort. Dès ce nombril nous eûmes chacune un numéro, comme au « chalvère » (pénitencier de Berne) Schellenwerk. J'eus le numéro 1. Nous n'entendîmes plus prononcer nos doux noms de baptême à partir de ce moment. On recevait simplement les ordres suivants : « Madame numéro 1 allez laver les enfants ou madame numéro 3 préparez-vous pour un accouchement en ville » et ainsi de suite.

Nous étions 9 élèves dont 8 catholiques. Elles firent spontanément le signe de la croix lorsqu'elles apprirent qu'il y avait une huguenote comme élève. Elles se lamentaient et même leur premier soin fut le lendemain matin d'aller trouver le curé. Elles étaient en larmes, car sincèrement elles croyaient que cette protestante allait porter malheur au cours. Le curé, homme éclairé, les remit et les congédia en leur disant : « Ne tourmentez pas cette huguenote elle peut être brave aussi quoiqu'elle n'ait pas la même religion que nous ». Cependant chaque soir je les entendais

quelle fatalité ! Nous vous avons expédié une lettre pour vous annoncer que le cours était renvoyé d'un mois. Quelle déception pour mon frère et pour moi ! Vauffelin ne recevait, à cette époque, le courrier, que deux fois par semaine. C'est à cause de cela que je ne reçus pas cet important message. En même temps que moi arrivait directement de Delémont et à pied une jeune fille qui venait aussi pour faire son cours de sage-femme. A peine cette pauvrette eut-elle entendu la déclaration de Monsieur le professeur que sans hésiter un instant elle s'en retourna à pied par monts et par vaux d'où elle venait et pour revenir un mois plus tard. Quant à mon frère il ne fut pas d'avis que je rentrasse avec lui. Les travaux de campagne vont commencer, me disait-il et tu auras bien plus l'ennui après. Sur ces entrefaites nous nous rendîmes chez Monsieur le Directeur de la Caisse de Prévoyance, frère de notre pasteur de Vauffelin, auquel nous avions une lettre à remettre. Nous lui expliquâmes notre embarras et sa dame qui n'avait pas de domestique dans ce moment se décida de me garder jusqu'au 1<sup>er</sup> mai. Mon étonnement ne fut pas petit le lendemain matin lorsque ma nouvelle maîtresse me montra à faire les chambres. Au salon je vis, à ma grande consternation, une personne toute semblable à moi passer par une autre porte. Ce ne fut que plus tard que je m'aperçus qu'il ne s'agissait que

prier à haute voix et supplier la Sainte Vierge que le cours fut protégé de toute malédiction.

Parmi les neuf élèves qui s'étaient fait inscrire pour le cours, il en vint une avec deux jours de retard ; elle venait de Cornol près de Porrentruy. La malheureuse avait eu malchance, car lorsqu'elle se présenta à la poste avec son billet, il n'y avait plus de place. Comme un supplément était préparé elle se hâta de monter sur le marche-pied pour s'installer dans l'intérieur. A son grand étonnement elle vit un beau carabinier de la ville de Porrentruy en compagnie d'une jolie jeune demoiselle. Le militaire, ennuyé de voir arriver un témoin de ses amours dans le supplément, repoussa violemment du marche-pied ma camarade qui tomba, mais heureusement sans se faire de mal. Comme le postillon n'avait rien vu et rien entendu et que le temps du départ était là, la voiture s'éloigna au grand contentement des amoureux.

La pauvrette si brusquement renversée et après avoir crié et même couru en vain après la poste, lasse de voir ses efforts inutiles, alla déposer une plainte au bureau des voyageurs. On lui remit une lettre pour présenter au directeur des Postes à Berne lorsqu'elle serait arrivée à destination le surlendemain. Je l'accompagnai dans ses pérégrinations. Monsieur le Directeur, d'une voix solennelle, lui déclara que le cas était grave et que le beau carabinier serait jugé

militairement. A son tour monsieur le Directeur nous remit une lettre pour le colonel Zimmerli. Le bel amoureux fut retrouvé, consigné et condamné à rendre l'argent du voyage.

Nous recevions notre travail à l'établissement pour une semaine durant. Deux numéros travaillaient toujours ensemble. Nous ne faisions pas seulement de la médecine de mon temps ; nous avions encore des leçons d'écriture et même on nous faisait faire des dictées ce qui certes n'était pas superflu d'après notre petit bagage de science.

Parmi les neuf élèves il y en avait peu qui lisaien couramment, même une d'entre elles, originaire de Montinez, était si peu douée que monsieur le professeur Hermann s'adressa à la commission de santé de Berne, afin qu'on priât les autorités de Montinez d'envoyer une autre jeune personne plus instruite. Monsieur le maire répondit de suite pour supplier monsieur le professeur de la Maternité d'avoir patience et de se donner de la peine avec cette élève, car, disait-il : « elle est la plus capable de notre localité. »

Je vous laisse à penser les bons rires des « messieurs » de Berne !

Nous étions toutes ensembles dans une mansarde où un grand nombre de punaises avaient jugé bon d'établir domicile : en août ces jolies petites bêtes

nous tombaient sur le visage. Le matin j'avais souvent les yeux enflés par des piqûres de ces insectes.

Notre menu pour toute la semaine était le suivant : le matin deux petites tasses de café avec du lait écrémé et froid, ainsi que du pain blanc, 3 livres pour 13 personnes. A midi et demi nous avions de la soupe, suivie deux fois par semaine de quartiers de pommes et d'une grosse pomme de terre. Le menu de ces deux dîners nous paraissait difficile à avaler. Deux fois par semaine cependant nous avions de la viande fraîche et du légume. Le vendredi était le jour consacré à la bouillie au riz. Ce dernier était cuit uniquement à l'eau. Le samedi c'était le tour de la bouillie à la farine de pommes de terre séchées. Encore maintenant je sens le goût de ce dernier plat. Nous n'étions pas gâtées. Notre brave professeur me demanda une fois si nous étions bien traitées au point de vue de la nourriture. Je n'aurais jamais eu le courage de me plaindre, mais il est probable qu'une plus courageuse que moi osa le faire, car nous n'eûmes plus à déplorer, depuis ce jour, le lait froid dans notre café. Les nouvelles générations d'élèves qui se rendent à Berne de nos jours pour faire les mêmes études ne savent pas combien elles sont privilégiées par toutes les améliorations et le confort de nos temps modernes.

Nous n'étions pas les seules à souffrir des punaises. La plupart des maisons dans lesquelles nous

53

nous rendions pour les accouchements étaient joliment infectées. Une fois la directrice, accompagnée de deux numéros dont j'en étais un, dut se rendre en ville pour un accouchement. Comme elle constata que ce dernier se ferait attendre, elle prit un livre de prières sur un rayon, mais dans chaque feuillet qu'elle retournait il y avait une ou deux punaises. Elle eut la patience de les piquer une à une avec une épingle qu'elle portait toujours sur elle et de les brûler à la flamme de la lampe.

Tout ce que nous avions à apprendre dans la capitale était fort difficile ; ces noms grecs et latins pour les maladies, ainsi que pour l'anatomie, avaient de la peine à entrer dans nos pauvres têtes. Je me souviens que, le premier cours terminé, monsieur le professeur voulut voir ce que nous avions retenu de cette partie. Il plaça le squelette devant nous et commença à interroger. Personne ne put répondre à ses questions. Monsieur le professeur Hermann frappa du pied de désespoir ; il était devenu tout pâle. Sans autre commentaire il nous expédia toute la bande dans notre chambre pour aller répéter notre cours et cependant notre cher professeur était d'habitude doux et patient.

En automne nous eûmes notre examen et nous reçûmes toutes notre patente quoique, disaient ces « Messieurs » nous aurions dû les refuser à trois

d'entre vous, vu leur peu de science. Mais enfin ne cessez pas de revoir votre cours et de l'étudier. Là-dessus nous fûmes congédiées.

Je pris la poste cette fois-ci de Berne à Bienn, et j'arrivai le même jour à Vauffelin, après avoir laissé ma malle en ville.

Quinze jours après je fonctionnais pour mon premier accouchement. Les quelques rares personnes de notre paroisse qui étaient sorties de la localité étaient contentes d'avoir enfin une sage-femme patentée, tandis que les ignorants trouvaient qu'on aurait pu en rester comme par le passé. Les femmes courageuses dont j'ai parlé plus haut ne demandaient que 5 batz par accouchement (70 centimes actuels.) La loi m'autorisait à demander 4 francs suisses (6 frs actuels), mais je ne reçus jamais autant.

A l'âge de 26 ans, après une assez longue fréquentation j'épousai Julien Benoit (né en 1815) l'instituteur de Romont, village de la paroisse de Vauffelin. C'est là qu'on venait me chercher d'une lieue à la ronde et parfois par quel affreux temps. En hiver les communes ouvraient le plus rarement possible les chemins, car c'était trop coûteux. Que de fois ai-je dû me mettre en chemin par un mètre de neige de hauteur et plus. Dans certains hivers pénibles, en 1870, 1880 et bien d'autres encore, notre contrée était devenue dangereuse ; car les sangliers venaient par troupes jusque

55

près de nos villages. Une fois je me rappelle encore avec effroi comment j'étais enfoncée dans une neige profonde par une nuit épouvantable et dans une solitude complète. J'étais à une demi-heure de chez moi, lorsqu'une rafale de neige éteignit tout d'un coup ma lanterne sans que je puisse la rallumer. Je cherchai mon chemin à tâtons. La neige s'était engouffrée jusqu'au haut de ma robe et j'entendais les sangliers à la lisière de la forêt.

De Plagne, une fois, une courageuse jeune fille vint, par une nuit atroce, me chercher, le pistolet en main. C'est à peine si un homme aurait eu le courage de sortir par cette tourmente de neige. Cette vaillante fille tira trois coups de feu sur le passage tracé par les sangliers et elle entendit distinctement comment ces animaux redoutés fuyaient contre la montagne.

De 1853 à 1855 nous allâmes habiter la Ferrière près de La Chaux-de-Fonds où mon mari fut nommé régent. Dans ce petit village je constatai avec étonnement combien on avait d'égard pour les sages-femmes ; jusqu'ici je n'avais pas été aussi bien traitée. C'est à la Chaux-d'Abel, non loin de la Ferrière que j'eus le plus pénible accouchement, car il y avait trois enfants. La pauvre patiente avait eu une grande émotion, peu de temps avant sa délivrance. Un matin, elle avait trouvé pendu dans la grange, un rôdeur auquel on avait accordé le gîte pour la nuit. Cette brave

56

études de Berne. J'habitai bien des années ma commune de Romont car les bourgeois y étaient traités quasi aussi bien que ceux de la ville de Berne d'heureuse mémoire. Dans ce temps-là, chaque communier recevait du bois pour une valeur de 150 francs et nous avions droit de le vendre. Celui qu'on brûlait pour son usage personnel ne coûtait rien non plus. Les fruits des nombreux arbres qui étaient sur les pâturages se partageaient aussi entre les bourgeois. En outre nous recevions des droits pour faire pâtrier sans frais notre bétail sur les terres de la commune ; puis chaque ménage avait encore un bon lot de terre pour y cultiver des légumes. En automne nous ne laissions pas échapper non plus l'occasion d'aller entre bourgeois secouer la «faine» fruit du hêtre. Je me rappelle encore combien en 1847 (année du Sonderbund) nous pûmes cueillir de cet utile petit fruit. Nous en eûmes pour notre propre compte cent vieilles mesures. A l'huilerie nous obtîmes à peu près 150 litres de cette huile si appréciée. De pareils avantages n'étaient certes pas à mépriser. Petit à petit ces droits de bourgeoisie diminuèrent, c'est le cas de dire en ceci : « Le bon vieux temps n'est plus. »

Ma seule fille est au Chili et elle est mère et grand-mère d'une nombreuse famille. Je n'eus jamais la joie de la revoir.

Cependant ce serait de l'ingratitude envers Dieu, si je me plaignais, car peu de personnes à l'âge de 85 ans

femme n'eut plus un jour de santé depuis ; cependant deux de ces trois enfants vécurent quelques mois.

Mon mari accepta un peu plus tard un poste à Sonvilier où je passai un temps très agréable sous tous les rapports. J'aurais aimé pouvoir rester toute ma vie dans cet endroit, tellement les gens y étaient convenables et généreux.

J'avais deux enfants vivants et j'eusse aimé les instruire dans cette localité. Comme mon mari eut quelques difficultés avec un collègue, il donna sa démission. Puis nous allâmes demeurer à St-Imier. Dans ce même temps on réorganisa l'école, et mon mari vit qu'il était prudent pour lui de se chercher une autre position vu les exigences du jour.

L'école de Court était au concours, et c'est mon mari qui obtint ce poste ; il y fonctionna pendant huit ans, mais le salaire était si petit (600 francs à peu près), que je me décidai de retourner à Romont, notre commune bourgeoise et dont nous tirions un grand nombre de droits. Il était urgent que je songeasse à aider mon mari, si nous voulions élever nos enfants quelque peu honorablement. Depuis Court mon mari venait souvent voir sa petite famille. Il devait traverser à pied deux montagnes.

Comme la paroisse de Vauffelin n'avait plus eu de sage-femme depuis mon départ, on m'accueillit mieux cette fois-ci que lorsque j'arrivais toute fraîche des

57

ont le bonheur comme moi de jouir de toutes leurs facultés. Je lis encore sans lunettes ; ma mémoire est bonne ; mon ouïe est bien conservée et si vous veniez à Vauffelin où j'ai mis au monde tous les habitants actuels de trois générations, moins dix vieillards toutefois, vous me trouveriez encore allant d'une maison à l'autre, un antique bonnet blanc sur la tête.

Un trait à signaler, c'est qu'il y a deux familles de Vauffelin dont j'ai connu sept générations.

A l'âge de quatre-vingt-un ans je fus sommée de me rendre à Berne pour repasser un nouveau cours de sage-femme. Inutile d'ajouter que j'étais de beaucoup la plus âgée et je me demande si Messieurs les professeurs de Berne auront encore une fois une élève de mon âge !

Il y a deux ans je fus appelée de nouveau à m'asseoir sur les bancs de l'école. Cette fois-ci ce n'était pas pour faire de la médecine, mais pour conjuguer des verbes en patois. Monsieur le professeur Tappolet actuellement à l'université de Bâle fit un court séjour à Vauffelin pour recueillir ici et là des poésies et des histoires en patois de nos différents villages. A la cure de Vauffelin on m'offrit un bon fauteuil au lieu d'un banc dur d'école et bien commodément installée je me mis à décliner les verbes et les mots avec la prononciation désirée par Monsieur le professeur. Ce dernier emporta, avec lui, par écrit,

59

nos prières, nos chansons et les bonnes farces de mon jeune temps.

Dans ma longue carrière je soignai peut-être autant d'hommes que de femmes, vu que notre localité n'a jamais eu le moyen d'avoir un médecin attitré. J'ai toujours donné les premiers soins aux têtes fracturées et soigné les doigts et les pieds malades. Lorsque le mal était trop grave toutefois j'envoyais mes patients chez un docteur; et que de fois ne les ai-je pas accompagnés à l'hôpital de l'Ile à Berne! Jamais je ne reçus de reproches d'aucun médecin, car je ne dépassai pas certaines limites. Je comprenais trop ma responsabilité.

J'habitais encore le village de Romont lorsqu'on vint me chercher, une fois, pour l'accouchement d'une pauvre femme qui habitait une des fermes de Montoz. C'était un hiver terrible. La neige tombait sans interruption. J'arrivai à mon but avec des peines inouïes. La pauvrette n'avait pas même de quoi faire une bonne soupe. J'aurais dû y passer la nuit, vu la neige et le crépuscule qui descendait de bonne heure, mais je n'aurais pas même eu un banc pour m'étendre. Je remarquai bien que le mari de cette malheureuse femme ne se souciait guère de me voir rester là. Aussi, lorsque j'eus accompli tous mes devoirs, je pris mon grand courage et me remis en route comme j'étais venue. Il y avait tant de neige que j'en avais à hauteur

de l'estomac. Je prenais le grand châle noir qui me couvrait et je l'étendais devant moi, alors je piétinais dessus avec les genoux pour pouvoir me replanter. J'avancais lentement et j'étais à bout de forces. Par hasard une fermière de la métairie de Buren sortit de chez elle et vit de loin un point noir qui se mouvait dans la neige. Elle comprit qu'un être humain était en danger et en toute hâte elle envoya son gros et brave homme à mon secours. Jamais je ne fus si près de la mort, car j'étais exténuée et la nuit descendait. Après bien des peines et beaucoup de courage j'arrivai à mon domicile au milieu de la nuit. Mes pauvres enfants m'attendaient avec inquiétude. Et dire que je ne fus jamais payée pour cet accouchement, malgré mes réclamations de droite et de gauche. De nos jours il n'en serait plus ainsi; les communes sont obligées maintenant de régler les comptes des pauvres et c'est certes un bienfait pour les sages-femmes qui hélas sont si peu rétribuées dans nos campagnes où l'industrie fait défaut.

Plus tard mon mari put se rapprocher de sa famille; il obtint la place de Vauffelin, mais nous restâmes domiciliés à Romont vu les avantages matériels dont j'ai déjà parlé.

Ce n'est pas sans peine que mon cher mari défunt et moi avons réussi à élever honorablement nos deux enfants. Mon fils, instituteur à Frinvillier, village de

61

notre paroisse, élève à son tour avec beaucoup de peine les trois fils que Dieu lui a accordés.

Heureusement que ses enfants jouissent d'une bonne santé et que tous les trois promettent pour l'avenir.

Un trait qui m'a toujours étonnée et que la science jusqu'à présent ne peut pas expliquer c'est que notre paroisse fournit toujours plus de garçons que de filles et pourtant nos agriculteurs ont une nourriture très frugale.

Durant ma longue carrière de 63 ans je n'eus que six femmes qui moururent en couches ou suite de couches. Parmi ces six personnes trois avaient eu de graves chagrin ou des refroidissements. Je n'ai pas eu plus de vingt naissances dont les enfants eussent été difformes. Dans la plupart de ces cas les mères avaient eu des accidents ou avaient reçu des coups avant la naissance de leur enfant.

Je n'eus besoin que sept fois des secours urgents du docteur pendant mon activité! Plus d'une fois les médecins de ma connaissance s'en étonnèrent et me demandèrent ce que je faisais pour si bien réussir. Je ne sus répondre que ceci: « Je prends patience vu l'éloignement de tout docteur et les frais que ses soins entraîneraient pour nos agriculteurs dont les gains ne sont pas grands. » Monsieur le docteur Behrens me dit alors: « Vous avez la bonne recette, car

nos jeunes sages-femmes qui sont près des docteurs appellent trop facilement notre secours, lorsque la moindre difficulté se présente. » A toutes ces jeunes personnes je leur dis: « Armez-vous de beaucoup de patience. »

Maintenant je constate que même à la campagne il y a beaucoup plus de maladies intérieures que dans les premiers temps de mon activité. Durant les quinze premières années de ma pratique je n'avais pas de peine à garder huit jours au lit les jeunes mères, car de ce temps on croyait encore aux sorcières et aux mauvais esprits. Aucune femme ne sortait de chez elle, à un travail quelconque, avant d'avoir assisté à une prédication. S'il fallait qu'une mère s'absente à tout prix de la maison, avant d'avoir été au culte, on lui apportait un bardeau de son toit et elle le posait sur sa tête. Elle voyageait ainsi partout. Grâce à cette superstition les mères se tenaient tranquillement au lit et il y avait rarement de rechute. Maintenant par bravade, nos jeunes femmes de la campagne croient qu'il est de bon ton de se relever trois jours après la naissance de l'enfant. Puis elles portent souvent des corsets qui sont nuisibles à leurs futurs bébés.

Malgré toute mon activité, mes nuits sans sommeil, mes voyages par monts et par vaux, par la pluie, par la neige, les tourmentes ou le soleil ardent de l'été, je suis loin d'avoir pu économiser pour mes vieux

jours. Je dois même être reconnaissante à Dieu, si, tant bien que mal, je parviens encore maintenant à nouer les deux bouts, comme l'on dit; et cependant je n'ai aucun besoin superflu et aucune exigence pour ma personne.

Depuis 1885 un subside de deux cents francs m'a été alloué par la paroisse pour mes fonctions de sage-femme, et j'avoue humblement que sans ce secours j'aurais été souvent dans la misère et incapable de payer mon petit loyer.

Le plus que j'ai reçu pour un accouchement dans notre contrée à peu près sans industrie est la somme de huit francs. Que de fois n'a-t-on pas marchandé mes soins, ou mieux encore : quelle liste de non-payants pourrais-je citer ! Les personnes qui trouvent que j'aurais dû réclamer ont raison, mais je serais devenue un objet de haine dans la contrée. Que de personnes encore m'ont fait entendre, dans maintes occasions, que ce subside de deux cents francs devrait être suffisant ! Heureusement que par ci, par là je trouve aussi quelques bonnes âmes sur mon chemin.

Vous comprenez, chers lecteurs, qu'après une vie tellement pleine de labeurs et de péripéties les témoignages de sympathie qui m'ont été offerts par la société des sages-femmes suisses et de la direction sanitaire de Berne me sont extrêmement doux et que des larmes de reconnaissance coulèrent de mes yeux.

Le napoléon qui accompagnait l'aimable lettre que je reçus de Zurich me fut d'un grand secours et je fis promettre solennellement à mon fils de mettre dans mon cercueil les fleurs qui embaumaient ce charmant envoi.

Et maintenant adieu et merci à toutes les personnes qui ont bien voulu me donner des témoignages de sympathie. A mon âge avancé on sent que l'on s'approche rapidement de l'éternité. Que Dieu nous fasse la grâce aux uns et aux autres de pouvoir nous retrouver un jour dans les demeures célestes où il n'y aura plus ni souffrance, ni séparation mais où tout sera joie, paix et repos.

Elise BENOIT née HUGUELET



## CLARISSE FRANCILLON

**Clarisse Francillon est une autrice prolifique et audacieuse. L'ambitieuse Imérienne a fait carrière à Paris aux côtés des grandes plumes de l'époque.**

Tournant du XXe siècle, dans la capitale du Vallon. Clarisse voit le jour le 26 janvier 1899 dans une famille aisée de Saint-Imier ; son grand-père, Ernest, a fondé la manufacture horlogère Longines. De cette précision mécanique, elle choisira une autre forme de rigueur : la littérature.

Son enfance est marquée par une absence : celle de son père, décédé l'année de sa naissance, d'une chute de cheval. Clarisse débute sa scolarité à Saint-Imier, jusqu'en 1910. Elle entame un nouveau chapitre, dès lors que sa mère se remarie.

La famille quitte alors les berges de la Suze pour s'installer en France, au bord de la Méditerranée.

En 1926, elle décide d'aller vivre à Paris, plus attractive pour cette femme de lettres. Indépendante et déterminée, elle s'installe rue Brocca avec deux amies.

L'une d'elles, Monique Saint-Hélier, Suisse passe également, se destine elle aussi à l'écriture. L'année suivante, Clarisse Francillon emménage seule dans le XI<sup>e</sup> arrondissement, dans l'appartement qu'elle occupera le reste de sa vie.

Ses deux premiers recueils de nouvelles sont publiés en 1927, aux Éditions du Chandelier, à Biennne, et à La Caravelle, à Paris. Elle entre dans la maison Gallimard en 1934, en publiant Chronique locale. Elle y publie ensuite un roman par année : La Mivoie (1935), Béatrice et les insectes (1936), Coquillage (1937) et Le Plaisir de Dieu (1938).

Résolument moderne, Clarisse relate des récits montrant des femmes aux prises avec un amour impossible, comme dans La Lettre, (1958). Un roman qui aborde

sans tabou une passion entre deux femmes. Romancière de la vie intérieure, elle s'inscrit dans le courant de l'émancipation féminine et de la revendication créatrice. L'autrice imérienne investigue dans ses écrits, de manière quasi obsessionnelle, l'impétuosité des désirs dans une société pudique et la douloureuse solitude qui en découle.

À l'orée de la Seconde Guerre mondiale, Clarisse se réfugie au bord du Léman, en Suisse. Elle vit d'abord à Vevey avec sa mère, puis à Villette, où elle achète une petite maison. Pendant ses années en Suisse, l'autrice publie trois recueils de nouvelles, Les nuits sans fêtes, La belle orange, Samedi soir, ainsi qu'un roman, Les fantômes.

Dès la fin de la guerre, elle retourne à Paris, dans son appartement à la rue Gazan, retrouvant sa vie mondaine. Clarisse Francillon est une femme de lettres reconnue. Elle fréquente alors l'élite littéraire de l'époque, dont Clara Malraux, Edmond Jaloux, Edmond Buchet et Étienne Lalou.

L'œuvre complète de cette plume créative compte vingt-quatre romans et recueils de nouvelles, des pièces radiophoniques et un très grand nombre de nouvelles publiées dans divers journaux et revues. Clarisse quitte Paris en 1976, peu avant son décès à Vevey, le 12 juillet, après avoir passé quelques semaines chez sa sœur à Saint-Légier puis à l'hôpital du Samaritain. Sa dernière volonté était d'avoir ses cendres au cimetière de Bagneux, près de Paris, où elle a fait sa vie.



fondé à Moudon en 1975

# espaces

Revue des Arts et des Lettres de la Broye et du Jorat

Le N°: Fr. 5.— Parait six fois par année

Abonnement: Fr. 48.—/an

CH-1513 Hermenches

ISSN 0254-7120

Janvier-Février 1995  
N° 196

## Comité de rédaction:

↑Vio Martin, André Durussel,  
Jacqueline Thévoz, Claire Julier,  
Giuseppe Patanè.

## Administration et annonces:

André Durussel  
CH-1513 Hermenches (VD)  
Tél. (021) 905 24 72

## Impression:

Imprimerie Vaudoise SA  
Av. Ruchonnet 15  
CH-1003 Lausanne  
Tél. (021) 340 00 40

## Les dossiers d'ESPACES

## Clarisse Francillon, une biographie

Clarisse Francillon est née le 26 janvier 1899 à Saint-Imier.

Les Francillon, originaires de Lausanne, sont les descendants d'une famille de l'Isère, réfugiée en Suisse lors de la révocation de l'Edit de Nantes. Le grand-père de Clarisse était le fondateur de la fabrique de montres Longines à Saint-Imier. Il avait un fils unique, Ernest-Etienne, qui prendra sa succession. Ernest-Etienne épouse Marthe Dapples, elle aussi Vaudoise d'origine, qui a passé toute sa jeunesse à Berne. Le couple s'installe dans la demeure familiale. Clarisse ne connaîtra pas son père, mort en septembre 1899, des suites d'une chute de cheval au service militaire. La sœur de Clarisse, Etienne, naît après la mort du père.

Clarisse passe son enfance à Saint-Imier jusqu'en 1910. Cette année-là sa mère se remarie avec un médecin hollandais qui s'établit à Menton. Les deux filles fréquentent le cours supérieur de jeunes filles, école laïque, dont la directrice et la surveillante sont protestantes. Elles suivront le catéchisme dans la colonie protestante de la région, animée par un pasteur venu des Grisons.

Clarisse poursuit ses études à Nice jusqu'au baccalauréat, qu'elle passe à Aix-en-Provence. Puis elle se présente au concours d'entrée à



Clarisse Francillon en automne 1975.

l'Ecole normale, toujours à Nice, où elle sera refusée parce que jugée insuffisante dans une épreuve de couture! Comme sa mère connaît quelques difficultés, elle revient s'installer à Menton où bientôt elle loue un studio, signe déjà de son esprit d'indépendance.

En 1926, Clarisse monte à Paris et s'installe rue Brocca avec deux amies. L'une d'elles, Monique Saint-Hélier, Suissesse également, se destine aussi au métier des lettres.

L'année suivante, Clarisse Francillon emménage seule au 23 de la rue Gazan, dans le XIV<sup>e</sup>, dans l'appartement qu'elle occupera jusqu'en 1976. Ce logement qui donne sur le parc Montsouris compte un grand hall et deux chambres comunicantes. Et c'est dans ces pièces que seront amassés, au fil des ans, les cinq mille volumes que la bibliothèque de Vevey a eu le plaisir de recevoir en legs. Tout d'abord alignés le long des murs du couloir d'entrée, ils grignoteront bientôt les parois des chambres, au point que Clarisse Francillon vendra des meubles pour faire place à ses livres.

Clarisse Francillon est une belle jeune femme, pleine de charme, distinguée, soignée et toujours

(suite en page 2)

Pour bien commencer la nouvelle année:

## La Douane de mer

par Jean d'Ormesson. Gallimard, Paris, 1994

Voici un roman dans lequel le narrateur décède à la première page (à Venise, en face du Palais des Doges, ce qui explique le titre) et où, sur plus de cinq cents pages, l'eschatologie n'a malgré cela aucune place.

Ce narrateur se désigne simplement par la lettre O; on peut donc penser que l'auteur lui attribue une partie, au moins, de ses propres idées. Pendant tout le roman O converse — ou, plus exactement, communique — avec A, un esprit venu d'une galaxie lointaine pour étudier notre planète, et auquel il sert de guide, d'historien, de commentateur.

O possède une vaste culture, une vive curiosité intellectuelle, un instinct des rapprochements, des contrastes, des ruptures et des transitions — et aussi un sens de l'humour. En face de lui, A n'a rien d'un Micromégas moderne. S'il s'étonne et s'avoue parfois dérouté devant ce que O lui explique, il ne manifeste jamais sa supériorité amusée et condescendante du jeune Sirien de Voltaire. Il n'est pas là pour faire ressortir notre petitesse, nos limitations ou nos incohérences. Il écoute, il assimile et il cherche à comprendre en vue de préparer un rapport sur la Terre à l'usage de ses compatriotes.

Par l'intermédiaire de O, l'auteur aborde des sujets qu'ils juge révélateurs de quelque aspect de la planète, de ses habitants, de leur histoire, leur psychologie, leurs croyances. Il se réfère à Valéry, Hugo, Baudelaire, il raconte Chateaubriand et Rancé, il salue au passage Kant, Haydn, Lubitsch, W. Somerset, Maugham, Archimède, Hubble, Borges parmi bien d'autres. En pensée, il se replonge dans la mer Égée devant Symi, il savoure les finesse de la cuisine bolonaise. Il évoque la réforme du calendrier, et cela lui donne l'occasion de rappeler que, contrairement à une légende bien répandue, Cervantes et Shakespeare ne sont pas morts le même jour. Il multiplie les clins d'œil, les allusions, mais aussi les

Jean d'Ormesson a écrit un livre que n'aimeront ni ceux qui raffolent de récits d'action, ni les fervents de l'introspection. Son roman comblera en revanche ceux qui prennent plaisir à élargir leur horizon de connaissances, ceux qui découvrent avec ravissement des épisodes historiques peu connus, ceux qui apprécient les feux d'artifice d'idées.

D.I.

ouvertures possibles sur les problèmes métaphysiques. À travers des notations personnelles, il sait éveiller des souvenirs individuels chez le lecteur et toucher sa sensibilité.

Et, s'il fait ressortir que le présent n'est qu'un infime interstice, dans le temps, entre le passé et l'avenir, il montre que l'homme a de quoi y être heureux: *Les hommes sont d'abord faits pour vivre, et il arrive qu'ils y parviennent. Ils dorment, c'est délicieux. Ils se réveillent, c'est mieux encore. Ils sortent de chez eux et il y a le ciel au-dessus de leur tête avec des étoiles qui apparaissent quand le soleil s'en va et qui disparaissent quand il revient. On finit par s'habituer, mais c'est toujours une surprise.*

Dans *La Douane de mer*, Jean d'Ormesson fait percevoir des parcelles de ce bonheur que peut être la vie sur la Terre.

Demètre Ioakimidis

N.d.R.: Journaliste scientifique RP, de nationalité grecque, né en 1929 et résidant à Genève, M. Demètre Ioakimidis est le coauteur d'une grande anthologie de la science-fiction éditée dans la célèbre collection du Livre de Poche. Il a travaillé dans le domaine de la rédaction scientifique et musicale pour de grands quotidiens, ainsi qu'à la radio. *ESPACES* le remercie vivement pour sa contribution à ce numéro d'hiver.

# Clarisse Francillon, une biographie

(Suite de la première page)



habillée avec goût. La couleur d'une robe, la tombée d'une jupe, le choix d'un tissu ne sont pas détails sans importance pour elle.

## Clarisse Francillon écrivain

En 1927, elle publie *Francine*, une nouvelle, aux Editions Chandlier à Bienn et *Des ronds sur l'eau* aux Editions de la Caravelle à Paris.

En 1934, paraît son premier roman chez Gallimard: *Chronique locale*, puis successivement en 1935, 1936, 1937, 1938, toujours chez le même éditeur: *La Mivoie, Béatrice et les insectes, Coquillage, Le plaisir de Dieu*.

*Chronique locale et Béatrice et les insectes* seront traduits en suédois par Axel Claeson. Ils paraissent tous les deux chez Tidens Förlag à Stockholm, le premier en 1935 et le deuxième en 1939.

Dès cette époque, Clarisse Francillon occupe une place parmi les écrivains français. Clara Malraux, Pierre Courthion, Etienne Lalou, Louis Guilloux, Edmond Jaloux, Edmond Buchet, Jacques Debû-Bridel sont les amis que l'on trouve cités dans ses notes d'avant-guerre. Elle a une vie sociale animée, se rend souvent à des réceptions, reçoit fréquemment ses amis, aime beaucoup le cinéma. C'est dans ces années-là que Clarisse vivra un grand amour impossible. Cette expérience malheureuse marque d'ailleurs toute son œuvre, et plus particulièrement *Le Frère* (1963).

Clarisse Francillon n'aimait pas beaucoup voyager et ne goûtait guère les gares et les trains. Elle fera quelques séjours à l'étranger, en Grèce, au Maroc, aux îles Lîpari, et quelques visites à sa mère, résidant alors en Angleterre, et à sa famille en Suisse.

En septembre 1939, Clarisse Francillon regagne la Suisse pour la durée de la guerre. Elle s'installe tout d'abord chez sa sœur, à Baden. Quand sa mère parvient à quitter

l'Angleterre, elles emménagent toutes deux à la rue du Clos à Vevey, dans la même maison qu'Emmanuel Buenzod. C'est à cette époque-là que Clarisse fréquentera épisodiquement la bibliothèque publique de cette ville, s'y rendant surtout parce qu'elle était amie avec Mademoiselle Laure Blanc qui y assurait le service du prêt. Est-ce à la suite de ces visites qu'elle décida de léguer ses livres à la ville de Vevey? C'est fort possible, quoiqu'elle n'en ait jamais fait mention.

Puis Clarisse achète une petite maison au bord du lac, à Villette. Elle se plaît beaucoup parmi les vignerons, a des contacts chaleureux avec eux et rencontre de nombreux artistes qui, comme elle, sont rentrés en Suisse en 1939, notamment René Auberon, Jean Villard-Gilles Edmond Jaloux. Elle voit fréquemment les Buenzod et rencontrera encore C.-F. Ramuz.

## Clarisse Francillon et R. Martin du Gard

Pendant vingt ans, elle entretint une correspondance avec Roger Martin du Gard. Comment cette amitié épistolaire est-elle née?

Certainement lors de la parution du premier roman de Clarisse Francillon aux Editions Gallimard, en 1934, occasion pour laquelle Martin du Gard lui adressa ses félicitations. Ils ne se rencontrèrent qu'en 1957, une année avant la mort du grand écrivain, à Nice, lors d'un voyage de Clarisse Francillon qui profita de lui rendre visite et de faire enfin sa connaissance.

Voici ce qu'écrivit Clarisse Francillon dans le numéro spécial de *La Nouvelle Revue française*, du 1<sup>er</sup> décembre 1958, en hommage à Roger Martin du Gard lors de son décès:

*Il est rare que je conserve une lettre. Pour moi, une lettre est comme le journal: valable uniquement pour le moment où elle est reçue et strictement inscrite dans le présent, si conditionnée par lui qu'ensuite*

*elle perd sa couleur, son poids, je ne la reconnaîs plus comme mon bien, elle m'est presque devenue étrangère... Mais les lettres de Roger Martin du Gard échappaient à ces contingences. Je les ai toujours gardées... Aucun encouragement ne m'a touchée autant que le sien, aucun éloge ne m'a donné plus de joie. Pendant vingt ans, je lui ai envoyé tout ce que je publiais — romans, nouvelles — et la réponse ne se faisait jamais attendre... Pendant la guerre, les enveloppes blanches furent remplacées par des enveloppes chamois, celles-là me sont parvenues en Suisse: ouvert par les autorités de contrôle, vérifié par censure, avec des cachets mauves et des chiffres apposés sur chaque feuillet.*

Pendant ces années en Suisse, Clarisse Francillon publie quatre volumes chez des éditeurs suisses: *Les nuits sans fêtes, La belle orange, Samedi soir*, qui sont des recueils de nouvelles, un roman, *Les fantômes*, et de nombreuses nouvelles dans la *Gazette de Lausanne*. Elle partage son temps entre l'écriture, ses amis et sa famille. Elle s'occupe beaucoup de sa mère. Elle passe des vacances à la montagne avec sa sœur, son neveu et sa nièce à qui elle raconte et lit, pour leur plus grand plaisir, des contes et divers récits.

Dès la fin de la guerre, elle regagne son appartement de la rue Gazan. Elle est engagée aux éditions de la revue *Fontaine*, comme secrétaire de direction. Cette revue, qui avait pris la succession de *Mithra* dirigée par le poète Charles Autrand dans les années d'avant-guerre, était dirigée par Max-Pol Fouchet et publiait des poèmes et des études poétiques. Sa publication fut continuée à Alger dès 1939 et son directeur se donna pour but de regrouper les poètes et les écrivains qui refusaient de baisser la tête.

«Ce que la revue voulait communiquer s'appelait l'espoir et la dignité, les deux liés à la poésie... La résistance que je souhaitais que *Fontaine* exprimât, c'était l'éternelle résistance de l'homme contre la tyrannie, sa révolte fondamentale». (Extrait de: *Fontaine de mes jours* de Max-Pol Fouchet, Paris, Ed. Stock, 1979).

## Clarisse Francillon traductrice

Et c'est au siège des Editions Fontaine, réinstallées à Paris dès l'armistice, qu'en printemps 1947, Stephen Spender, poète et critique anglais, apporte un jeu d'épreuves

d'un roman paru aux Etats-Unis et qu'il leur propose de traduire et de publier. Il s'agit de «Under the volcano» de Malcolm Lowry.

Clarisse Francillon emporte ce volume broché chez elle pour un week-end et se rend compte immédiatement de sa valeur.

Max-Pol Fouchet est aussi convaincu de la nécessité de traduire cet ouvrage, mais à ce moment-là les Editions Fontaine connaissent de grandes difficultés financières. A tel point que Clarisse Francillon écrira plus tard que d'éditeurs ils se transformaient en emballeurs, facturiers, livreurs, éventuellement balayeurs de locaux. D'autre part, les différents auteurs contactés pour traduire «Under the volcano» sont rebutés par la difficulté.

Max-Pol Fouchet, Guillemot et Clarisse Francillon décident de s'attaquer à cette tâche eux-mêmes. A la fin de l'année, ils reçoivent un message de Lowry les avisant qu'il est en route pour Paris. Et à la fin de janvier 1948, un coup de téléphone prévient Clarisse Francillon que Malcolm Lowry est à Vernon chez une amie, avec sa femme Margerie et aimeraient la voir immédiatement. Et c'est ainsi que commence une année d'allées et venues entre Paris et Vernon, année pendant laquelle Clarisse va traduire *Au-dessous du volcan* avec l'aide plus ou moins efficace d'un Malcolm Lowry parlant très mal le français, toujours entre deux alcools, et la collaboration d'autres amis.

Ils travaillent tantôt dans la bibliothèque de la Cerisaie, la maison de Joan, l'amie de Lowry, tantôt dans le bureau de Clarisse aux Editions Fontaine et tantôt dans son appartement. Malcolm Lowry boit beaucoup malgré les efforts de ses amis pour l'en empêcher.

Les Lowry repartent pour le Canada en janvier 1949. Malcolm a rédigé une ébauche de préface pour la version française de son roman. Clarisse Francillon et un de ses amis, Stephen Spriel (pseudonyme d'un auteur de science-fiction qui s'appelait en réalité Pilotin et qui fut l'un des pionniers de ce genre littéraire en France), vont reprendre entièrement cette traduction, de même qu'ils vont mettre dans sa forme définitive la préface.

Les Editions Fontaine, n'étant plus en mesure de publier un ouvrage de cette envergure, vont céder leurs droits au Club français du livre, *Au-dessous du volcan* sort à la fin décembre 1949, avec une pré-



LYCEUM - CLUB  
VAUDOIS

Maison des Charmettes 4  
(En dessous de l'Abbaye de l'Arc)  
1003 LAUSANNE

Montherlant  
ou les chemins de l'exil

Exposé de Madame Paule d'Arx,  
le 10 février 1995 à 17 h 00.  
Entrée non-membre: Fr. 5.-

face de Malcolm Lowry et une postface de Max-Pol Fouchet, puis en édition courante au début de 1950.

Une grande amitié est née entre Clarisse Francillon et les Lowry. Ils correspondent plus ou moins régulièrement jusqu'à la mort de Malcolm en juin 1957 (cf. note d'Edmond Buchet).

Clarisse traduit encore : *Ecoute notre voix, ô Seigneur*, «Lunar Caustic»; Ultramarine; et *En route vers l'île de Gabriola*, parus aux Editions Denoël.

LES LETTRES NOUVELLES  
Publication dirigée par Maurice Nadeau

Pour Luc avec  
Géancouf de retard  
et d'amitié  
Clarisse

«Pour Luc avec beaucoup de retard et d'amitié»  
Dédicace autographe de Clarisse Francillon sur *Le Frère*, Editions Juillard, LN 38, Paris 1963.

#### Les thèmes et l'écriture de Clarisse Francillon

Plusieurs thèmes se retrouvent tout au long de son œuvre. C'est l'emprise de la famille un peu étouffante, dont on voudrait par moment se libérer, mais à laquelle on revient sans cesse, et qui nous est nécessaire. C'est aussi l'amour impossible, bien caché au fond de soi, que l'on ne partage avec personne. C'est encore la peur de vieillir. Dans chacun de ses romans, on voit à un moment ou un autre l'une des héroïnes interroger son visage, ses rides, ses premiers signes de décrépitude, et chaque fois l'on sent une pointe d'angoisse (cf. *Le carnet à lucarnes*, 1968).

L'écriture de Clarisse Francillon a beaucoup évolué. Ses phrases vont se dépouiller, s'accélérer, son récit fera de brusques sauts en arrière. Ses derniers romans sont d'une facture moderne et témoignent de la curiosité inlassable de Clarisse Francillon, de sa jeunesse d'esprit qui lui a permis de suivre l'évolution du roman français.

Dans ses nouvelles et contes, genres où elle excelle, on découvre une Clarisse Francillon tour à tour humoriste, fantasque, caustique, et même parfois cruelle. Elle s'essaie encore à la science-fiction et publie deux nouvelles dans la revue *Fiction*.

#### Clarisse Francillon et mai 1968

Le mardi 21 mai 1968, vers 12 h 15, Clarisse Francillon apprend qu'un groupe d'écrivains a investi l'hôtel de Massa, siège de la Société des gens de lettres, Faubourg Saint-Jacques. Parmi eux se trouvent Maurice Roche, Michel Butor, Bernard Pingaud, Jean-Pierre Faye.

Clara Malraux, qui habite non loin de la rue Gazan, et Clarisse Francillon se donnent immédiatement rendez-vous pour s'y rendre. Clarisse téléphone à Jean-Roger Carroy de se joindre à elles. Ils vont à pied à l'hôtel de Massa. C'est ce jour-là que sera fondée l'Union des écrivains, mouvement qui a comme objectif initial de tirer les écrivains de leur isolement pour leur proposer un travail en commun.

Clarisse Francillon se lance dans ce mouvement avec un grand enthousiasme. Elle fera partie du comité de fonctionnement, puis deviendra trésorière de l'Union jusqu'en 1976, présente à toutes les réunions et toujours prête à y consacrer son temps.

Selon le témoignage de Clara Malraux, Clarisse Francillon n'avait pas une position politique très marquée, elle obéissait plutôt à un élán de connivence, de complacé avec la jeunesse et avait un grand espoir de réconciliation entre les générations.

Un texte de Clara Malraux est aussi enregistré sur une cassette de Jean-Roger Carroy. Sur une face, c'est lui qui présente Clarisse Francillon. Sur la seconde face est enregistrée une partie de la bande-son d'un spectacle audio-visuel intitulé *Trans-Lowry* et mis sur pied par Jean-Roger Carroy. Le texte s'appuie sur l'hommage de Clarisse Francillon à Malcolm Lowry publié aux *Lettres Nouvelles* en novembre 1957, dit par Clara Malraux, dont voici le témoignage :

*Clarisse, d'abord elle était ma voisine. C'était un peu comme à la campagne, je n'avais qu'un saut à faire pour la rejoindre. Aussi, quand il y eut les merveilleuses journées de mai 68, je savais à quel point Clarisse était ouverte à tout, ce qu'elle représentait de générosité et surtout de jeunesse, car elle était restée très jeune. Un mouvement comme celui auquel nous avons participé, elle l'a compris immédiatement.*

#### Les dernières années

En novembre 1975, Clarisse Francillon est opérée d'un ulcère à l'estomac. En fait, il s'agit d'une tumeur cancéreuse déjà avancée.

Ce séjour à l'hôpital la fatigue beaucoup car elle reçoit de trop nombreuses visites. Pour Noël, elle se retire dans une maison de repos pour yachever sa convalescence. Puis elle regagne son appartement, mais ne va pas bien du tout... Elle ne peut absorber que des repas froids et passés au mixer.

En février, sa sœur, Madame de Mulinens, décide de l'emmener chez elle à Saint-Léger.

Avant de quitter Paris, Clarisse se rendra une dernière fois à une réception chez des amis. Pour la circonstance, elle ira chez le coiffeur, s'habillera avec son élégance coutumière. Quand elle rentre de cette soirée, elle est radieuse, rajeunie de vingt ans.

Son séjour au manoir de Jolimont se poursuivra jusqu'en juin.

Clarisse Francillon doit alors entrer à l'hôpital du Samaritain à Vevey. Son état est très grave. Elle refuse toute visite et ne lit plus que les journaux.

Elle meurt le 12 juillet 1976 et ses cendres seront déposées sur la tombe de sa mère, au cimetière de Vevey. Ce n'est qu'à l'ouverture de son testament que Madame de Mulinens apprendra que sa sœur sou-

haitait être ensevelie dans le cimetière de Bagnex, près de Paris.

Pour accomplir ce vœu, Madame de Mulinens se rend à Bagnex, y achète une concession et transporte les cendres de sa sœur dans ce cimetière. C'est celui qui est décrit dans le dernier roman de Clarisse Francillon : *Le Champ du repos* (Lausanne, 1974).

Louise Rastoldo

## Le Frère,

un roman de transition dans l'œuvre de Clarisse Francillon

Les commémorations qui ont marqué, durant le second semestre de l'année 1994 en France le cinquantième anniversaire de la Libération nous ont remis en mémoire cette étape que nous avions vécue en voisins, un peu en dehors (Cf. *Les années silencieuses* d'Yvette Z'Grassen), sans saisir toujours la portée de certains mots, le sens de certaines attitudes paradoxales et, finalement, la signification véritable du mot «Liberté», nous qui n'en étions point totalement privés<sup>1</sup>.

Pour accéder au cœur de ce tissu serré, rongé maintenant par les mites (...et les mythes!), rien ne vaut la lecture attentive d'un roman qui se situe précisément à cette époque. *Le Frère* de Clarisse Francillon nous est apparu à cet égard un témoin privilégié.

Publié en 1963 chez Juillard, dans la célèbre collection des Lettres Nouvelles dirigée par Maurice Nadeau<sup>2</sup>, ce roman évoque la vie d'Amélie Quaglio et son demi-frère Armand Grumelsbach, devenu Armand Groum. Ensemble après la débâcle de 1940, ils vont tenter de reconstruire une vie familiale après avoir fui leur petit village d'Alsace pour les frontières pyrénéennes (Bayonne). Mais Amélie, chanteuse à la mode, admirée et adulée, conquiert vite une existence facile et brillante, tandis qu'Armand, malheureux et maladroit, tâtonne et se perd en d'obscures velléités. Amour qui s'ignore, l'attachement d'Armand pour sa sœur n'est-il pas le principal responsable de ses malchances, de ses erreurs, et d'abord de ses échecs sentimentaux? Cette Amélie qui l'empêche de vivre et sans qui il ne peut vivre.

C'est ainsi que l'existence d'Armand se reconstitue peu à peu sous nos yeux, dans le rythme d'une sorte de va-et-vient dans le passé et

dans le présent. Un présent complexe, chaotique, marqué d'une manière indélébile par les blessures de l'enfance. L'écriture de Clarisse Francillon, qui n'est pas sans analogies avec celle de Catherine Colomb ou Nathalie Sarraute, épouse ici à merveille cette mouvance continue, les désillusions et les échecs d'Armand qui se succèdent sans aucun point à la ligne.

Clarisse Francillon, à l'époque de ce roman, est âgée de soixante-quatre ans et son audience, en France comme en Suisse romande, est devenue importante. Elle prépare *Le Carnet à lucarnes*, ce portrait attachant d'une femme (Fabienne Forbe) qui a de la peine à admettre le déclin inéluctable de sa plénitude physique (Denoël, Paris 1968) et qui sera en quelque sorte le prolongement d'Amélie, comme François Mauriac l'a fait avec *La Fin de la nuit après Thérèse Desqueyroux*.

*Le Frère* est un roman très dense, témoin d'une époque troublée et, à cause de cela, passionnante. Il marque un tournant important dans l'œuvre de cette romancière née à Saint-Imier. Une œuvre qu'il faudrait absolument redécouvrir et rassembler, à l'instar de la Bibliothèque municipale de Vevey<sup>3</sup>.

André Durussel

1) Voir aussi *Le pain de la veille*, Éditions LEP+RSR, documents sur lesquels nous reviendrons dans un prochain numéro.

2) N° 38. Dans cette même collection se trouvent les deux romans de Malcolm Lowry traduits de l'anglais par Clarisse Francillon.

3) Bibliothèque municipale, av. Gare 2, 1800 Vevey, tél. (021) 921 33 49, \*1805 - 85'000 vol., 20 périod., 5 journ., 5'000 documents sonores - util. publ., lu je 14-20,30, ma 8.30-12, 14-18, me ve 14-18 - Histoire de Vevey, Fête des vigneron (fonds ancien) - Fonds Clarisse Francillon.



FONDATION L'ESTRÉE  
1088 ROPRAZ

Exposition  
du 14 janvier 1995 au 12 février 1995

PHILIPPE MATTHEY peintures

Ouvert tous les jours de 14 h à 19 h  
sauf le mardi  
Tel. 021 / 903 11 73



## BETTY FIECHTER

Betty Fiechter est la première directrice générale et propriétaire d'une marque horlogère suisse. Sous sa direction, Blancpain traversé plusieurs crises, tout en innovant.

Pour réaliser son ascension et sa maîtrise de l'entreprise, à une époque où les Suisses n'ont même pas le droit de vote, il faut se plonger dans les mécaniques de l'époque.

Fille de Marie Lisa et de Jakob, Berthe Marie, dite Betty, naît en 1896 à Villeret. Son père possède une modeste entreprise de mouvements horlogers complexes, rachetée par Blancpain en 1914. Betty, déterminée à faire une carrière d'affaires dans l'horlogerie, effectue un apprentissage à 16 ans chez Blancpain, le plus gros employeur de Villeret.

Après sa formation, elle devient l'assistante de Frédéric-Emile Blancpain, qui est alors la sixième génération à la tête de l'entreprise. Il forme Betty afin qu'elle devienne directrice des ateliers de Villeret, et supervise l'ensemble de la production.

La dynastie Blancpain disparaît brutalement en 1932: Frédéric-Emile décède d'une chute à cheval. Sa fille Nellie vend l'entreprise à Betty ainsi qu'au chef des ventes, André Léal. Elle écrit à Betty: «Grâce à cette heureuse solution, je peux voir que les traditions de notre passé seront poursuivies et respectées sous toutes leurs formes. Vous étiez pour papa une collaboratrice unique et appréciée.»

Les débuts du partenariat sont complexes. Betty et André perdent d'abord les droits d'utilisation du nom «Blancpain», à cause des lois suisses en vigueur, qui interdisaient l'utilisation d'un nom de famille si un membre de ladite famille ne faisait pas partie de l'entreprise.

Ils renomment alors temporairement Blancpain «Rayville», une anagramme phonétique de «Villeret», jusqu'à ce que la loi soit abrogée en 1959.

Durant sa première décennie à la tête de la manufacture, Betty Fiechter doit faire face à la Grande Dépression, qui provoque la faillite de nombreuses entreprises dans toute la Suisse. À la fin des années 1930, elle perd son partenaire d'affaires qui décède dans un accident. Malgré ces revers, Betty adopte une stratégie pour sortir de la crise économique.

Convaincue que la gent féminine a également le goût de l'horlogerie mécanique, elle opte pour la fabrication de montres pour femmes.

La réalisation de petits mouvements de montres demande un grand savoir-faire. La marque fournit ainsi un large éventail du secteur horloger tout en misant sur des partenariats avec le marché états-unien, qui connaît une embellie au milieu des années 1930.

Basculement en 1950, lorsque Betty est diagnostiquée d'un cancer. Elle fait alors appel à son neveu, Jean-Jacques Fiechter, pour la seconder à la direction de l'entreprise. Ensemble, ils développent la légendaire «Fifty Fathoms», première montre de plongée moderne, la montre féminine «Ladybird» au plus petit mouvement rond du monde, ainsi que la montre cocktail Blancpain de Marilyn Monroe. En 1959, la production dépasse 100 000 montres l'an.

Après avoir surmonté la Seconde Guerre mondiale, c'est la concurrence asiatique et l'apparition des montres à quartz à la fin des années 60 qui ébranlent l'industrie horlogère. Betty et Jean-Jacques fusionnent alors avec Omega, Nouvelle Lemania et Tissot en une nouvelle entité: la Société suisse pour l'industrie horlogère (SSIH).

La femme d'affaires s'éteint en septembre 1971 à Biel, après avoir traversé, pendant plus de 30 ans à la tête de Blancpain, bien des [...] jours si sombres que nous avons réussi en nous serrant les coudes à rendre plus clairs, et... enfin lumineux!».



# UNE FEMME *d'envergure*

---

Première femme directrice générale et propriétaire d'une marque horlogère suisse, Betty Fiechter éleva Blancpain et guida la société à travers de multiples crises, dont la Grande Dépression, une Guerre mondiale, le décès de son partenaire d'affaires et l'émergence des montres à quartz.

---

PAR JEFFREY S. KINGSTON

Berthe-Marie Fiechter, connue de tous sous le nom de « Betty », débute sa carrière en 1912, deux ans à peine avant le début de la Première Guerre mondiale. Elle traversa avec persévérance cette guerre, celle qui suivit, la Grande Dépression, la disparition de son partenaire d'affaires, sa propre bataille face au cancer et le début de la crise du quartz qui étouffa, presque fatallement, l'industrie de l'horlogerie suisse. Elle était une visionnaire qui deva Blancpain avec la création de garde-temps pionniers, tels que la Fifty Fathoms et la Ladybird, et propulsé l'entreprise au rang de puissant fabricant de mouvements. Elle fut la première femme présidente et propriétaire d'une maison horlogère suisse bien que, de son vivant, le suffrage universel pour les femmes n'eût pas encore été établi.

Pendant plus de deux siècles, le berceau et la demeure de Blancpain furent le reculé village suisse de Villeret. De nos jours, les visiteurs de Villeret qui s'aventurent sur le versant nord de la colline, située dans le quartier des Planches, passent par le monument à sa mémoire. Le buste, qui surplombe de son regard la vallée de la rivière Suisse, repose sur un socle marquant sa naissance en 1896 et sa disparition en 1971. Bien qu'elle nous ait quittés depuis

elle emprunta la voie prudente, délibérée et déterminée d'un enseignement de base associé à un apprentissage. Son éducation, cependant, la prédestinait déjà à une carrière d'horlogerie enracinée dans son village natal. Son père, Jacob Fiechter, coposseïait avec la famille de sa sœur, une petite entreprise de nouveaux-horlogers complexes, la « Manufacture d'Ebauches Complices Eugène Rahm », située juste au-dessus de la route principale qui traverse Villeret.

Cette entreprise fut finalement rachetée par Blancpain en 1914. Betty se prépara à une carrière d'affaires dans l'horlogerie en s'inscrivant à l'école de commerce locale (une école de commerce en alternance) dont le programme comprenait un stage d'apprentissage à temps partiel. Pour cela,

à partir de 1912, elle choisit Blancpain, qui était déjà à l'époque le plus gros employeur de Villeret. C'est ainsi que débuta ce qui allait être plus d'un demi-siècle de sa vie consacrée à Blancpain.

Au début de la Première Guerre mondiale, elle se porta volontaire à temps partiel pour reconforter les soldats français blessés qui étaient hospitalisés à Saint-Imier, située à quelques kilomètres seulement de Villeret.

Bien que la Suisse soit restée neutre pendant toute la durée de la guerre et n'ait pas

été soumise à l'invasion, le pays permit aux combattants de maintenir des hôpitaux sur son sol pour leurs blessés, sous la condition que ceux-ci ne soient pas autorisés à retourner sur les champs de bataille après leur rétablissement. Dans ce contexte de tolérance, l'état-major était autorisé à pénetrer en Suisse pour soigner ses blessés.

L'un des acteurs de ces visites fut un aide de camp français, André Léal. Il fit la connaissance de Betty dans le cadre de ses fonctions pendant la guerre et fut amené par la suite à occuper un rôle important dans sa vie.

En 1915, les trois années d'apprentissage se transformèrent en emploi régulier, lorsque Betty devint l'assistante de Frédéric-Émile Blancpain. Frédéric-Émile était issu de la sixième génération succédant à Jehan-Jacques Blancpain, qui avait fondé l'entreprise familiale à Villeret en 1735. Les descendants de Jehan-Jacques avaient su habilement guider l'entreprise à travers des périodes de bouleversements technologiques, politiques et économiques. Une mesure de leur succès : 20 maisons d'horlogerie différentes avaient élu domicile à Villeret jusqu'en 1900, mais ce nombre s'est réduit à trois, Blancpain restant de loin la plus considérable.

### SES RÉUSSITES FURENT NOMBREUSES,

*incluant la Ladybird et la Fifty Fathoms.*

*Pourtant, elle n'eut jamais le droit de voter durant sa vie.*



Ci-dessus : la famille Fiechter.  
Au premier rang, sa mère Marguerite (Guse), sa mère Marie, son père Jacob ;  
derrière, son frère Maurice, Betty.  
En bas, à gauche : l'atelier à Villeret.  
En bas, à droite : le monument en l'honneur de Betty à Villeret.



Au cours de ses treize premières années chez Blancpain, Frédéric-Émile forma Betty afin qu'elle devienne directrice des ateliers de Villeret et supervise l'ensemble de la production. Sa confiance en ses capacités était telle qu'il transféra sa résidence de Villeret à Lausanne, laissant Betty gérer l'entreprise sans sa surveillance quotidienne.

À cette époque, Betty vivait à l'étage au-dessus des bureaux, dans un bâtiment Blancpain qui se trouve encore aujourd'hui à Villeret. D'une certaine manière, la relation de travail entre eux était plutôt moderne et avant-gardiste. Ils communiquaient par courrier, les rouleaux de cire enregistrés au dictaphone allant et venant par la poste.

Frédéric-Émile perdit soudainement la vie en 1932. Sa fille Nellie ne souhaitait pas reprendre la direction de l'affaire familiale, sa dernière volonté fut de transférer celle-ci à Betty. Nellie lui rédigea une lettre touchante après la mort de son père.

« La fin de Villeret pour papa apporte une véritable tristesse, mais je peux vous assurer que la seule solution qui peut véritablement aléger mon chagrin est de savoir que vous reprenez la manufacture avec M. Léâl. Grâce à cette heureuse solution, je pourrai voir que les traditions de notre passé seront poursuivies et respectées sous toutes leurs formes.

Vous êtes pour papa une collaboratrice unique et appréciée. Une fois encore, permettez-moi de vous remercier de votre grande et durable tendresse, que j'emporte dans mon cœur. »

S'étant familiarisé avec Villeret pendant la guerre, André Léâl avait rejoint Blancpain en tant que vendeur, se focalisant sur les marchés extérieurs à la Suisse. Tel que mentionné dans la lettre de Nellie, André s'associa à Betty pour l'acquisition de Blancpain.

Il vit dans un accident.

moment le plus critique de la Grande Dépression, qui vit la faillite de nombreuses entreprises dans toute la Suisse.

De plus, Betty fut confrontée à un troisième coup dur. Lors d'un voyage d'affaires, son partenaire André Léâl perdit la vie dans un accident.

On peut affirmer sans exagérer que peu de chefs d'entreprise auraient pu survivre aux cuitains revers qui se sont produits lors de la succession. Cependant, la force d'esprit, la détermination et la perception vive de Betty étaient extraordinaires. Dans le véritable contexte économique auquel l'industrie fut confrontée, elle se rendit compte que les autres maisons horlogères échouaient dans leurs efforts à exercer leurs activités comme auparavant. Elle adopta ainsi une stratégie différente. En tant que maison horlogère de marque, plutôt que d'essayer de maintenir une gamme complète de montres, elle opta pour un objectif singulier : fabriquer des montres pour femmes et des mouvements de montres pour femmes. C'était une spécialité qui nécessitait un savoir-faire exceptionnel. Les fabricants horlogers ont conscience qu'il est beaucoup plus complexe de développer et produire un garde-temps ou un mouvement de petite taille que de grande taille. En perfectionnant les techniques de production initiées à l'époque de Frédéric-Émile, elle connaissait bien sur intimement puisqu'elle supervisait les ateliers. Betty fut en mesure de placer Blancpain sur une base solide en tant que spécialiste de la montre féminine fourrissant un large éventail du secteur horloger.

On peut affirmer sans exagérer que peu de chefs d'entreprise auraient pu survivre aux cuitains revers qui se sont produits lors de la succession. Cependant, la force d'esprit, la détermination et la perception vive de Betty étaient extraordinaires. Dans le véritable contexte économique auquel l'industrie fut confrontée, elle se rendit compte que les autres maisons horlogères échouaient dans leurs efforts à exercer leurs activités comme auparavant. Elle adopta ainsi une stratégie différente. En tant que maison horlogère de marque, plutôt que d'essayer de maintenir une gamme complète de montres, elle opta pour un objectif singulier : fabriquer des montres pour femmes et des mouvements de montres pour femmes. C'était une spécialité qui nécessitait un savoir-faire exceptionnel. Les fabricants horlogers ont conscience qu'il est beaucoup plus complexe de développer et produire un garde-temps ou un mouvement de petite taille que de grande taille. En perfectionnant les techniques de production initiées à l'époque de Frédéric-Émile, elle connaissait bien sur intimement puisqu'elle supervisait les ateliers. Betty fut en mesure de placer Blancpain sur une base solide en tant que spécialiste de la montre féminine fourrissant un large éventail du secteur horloger.

l'entreprise. Cette période se déroulait au

**Il n'est pas exagéré de dire que  
PEU DE CHEFS D'ENTREPRISES  
auraient SURVÉCU aux défis  
rencontrés par Betty Fiechter.**



**OPERATING INSTRUCTIONS**

**TORNEK - RAYVILLE**

DEPTH 400 FOOT NON-MAGNETIC  
SELF-WINDING

Ci-dessus : l'atelier de Villeret, vers 1963.  
Le nom « Rayville » fut utilisé par  
Blancpain durant plusieurs années après  
le décès du dernier membre de la famille  
Blancpain ayant activement travaillé au  
sein de la société. La loi suisse exigeait ce  
changement.

*Betty était une FIGURE DOMINANTE, tant en termes de personnalité que de stature physique. Mais elle était également HUMBLE, proche de ses employés et, par-dessus tout, DÉVOUÉE à sa famille élargie.*

employés qui ne seraient pas courantes dans le monde des affaires ayant plusieurs décennies, et fit ainsi construire le Square Rayville, un espace récréatif où leurs enfants pouvaient jouer en toute sécurité. Employeur majeur du village de Villeret, elle était également admirée pour les fêtes et les célébrations spéciales qu'elle organisait pour ses équipes de travail.

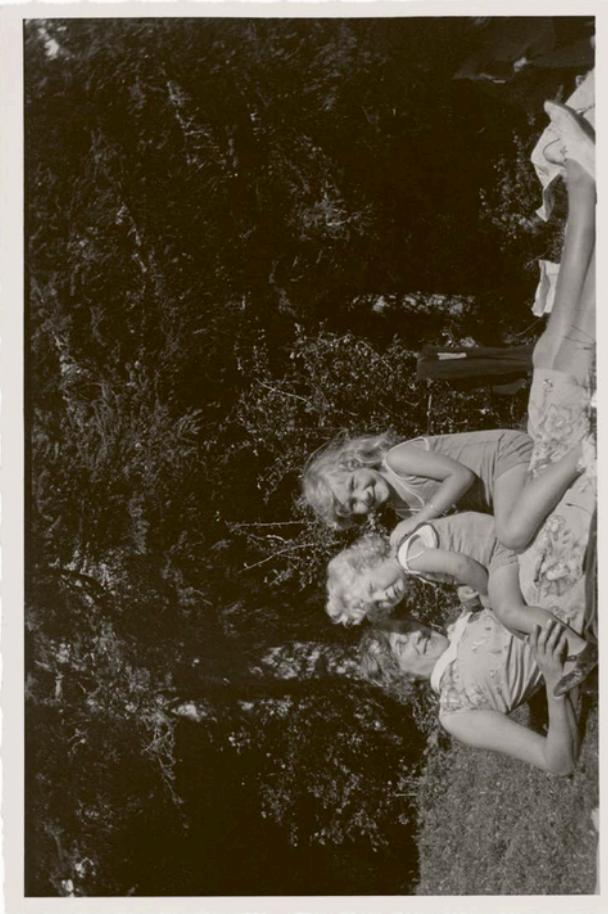
Betty avait également d'excellentes idées en matière de marketing. Elle perçut le dynamisme relatif de l'économie américaine comparé aux autres régions du globe, et se concentra sur le développement local de partenariats étroits pour la vente des garde-temps féminins. Afin d'éviter les frais de douane qui se seraient appliqués à des montures complètes, elle mit judicieusement en place une affaire importante et prospère en vendant des montres presque complètes (mouvement, cadran, aiguilles) montées dans un boîtier intérieur, laissant à ses acquéreurs le soin de finiront leurs propres boîtiers extérieurs dans lesquels placer l'ensemble Blancpain.

Son style d'affaires était clair et réfléchi, au cours de ses études.

Betty ne se maria jamais, mais elle bâtit une famille autour d'elle. Un fort sens de la famille se dégageait de sa proximité avec ses employés Blancpain, mais plus grande encore était sa devotion envers ses neveux et leurs enfants. Elle était particulièrement proche de son neveu Jean-Jacques Fiechter, le fils de son frère Jacques-René Fiechter. Tout changea en 1950 lorsque Betty tomba malade, atteinte de son premier cancer. Pour elle, deux issues étaient envisageables : soit Jean-Jacques s'associer à elle pour l'aider à gérer Blancpain, soit elle vendrait l'entreprise. Bien qu'il n'eût aucune expérience particulière de l'horlogerie ou du monde des affaires, Jean-Jacques choisit la première solution et entama ce qui allait devenir un partenariat de gestion conjointe.

En bas, à gauche : Betty avec le jeune Jean-Jacques et sa sœur, Nicole.

En bas, à droite : Betty et Jean-Jacques à Villeret. A droite : Betty et Jean-Jacques lors de l'ouverture de la boutique des Ambassadeurs à Genève en 1965.



Ci-dessus, à gauche : Betty avec le jeune Jean-Jacques et sa sœur, Nicole.  
En bas, à gauche : Betty et Jean-Jacques à Villeret. A droite : Betty et Jean-Jacques lors de l'ouverture de la boutique des Ambassadeurs à Genève en 1965.



et distribution. Leur relation de travail fut témoin d'énormes triomphes avec la création de la légendaire Fifty Fathoms, la montre pour femmes Ladybird, la création de la montre de cocktail Blancpain de Marilyn Monroe et la croissance de la production de Blancpain qui s'éleva à plus de 200 000 montres et mouvements par an. De nombreuses pièces horlogères de qualité accompagnèrent et rendirent possibles ces accomplissements. Leur alliance permit le développement du plus petit mouvement rond au monde (11,85 mm de diamètre) dont la Ladybird fut dotée. Ce mouvement était non seulement remarquable pour son petit diamètre record, mais il surpassait également les autres petits mouvements pour femmes en termes de robustesse. L'innovation qui permit d'obtenir cette remarquable combinaison de petite taille et de robustesse fut l'ajout d'une roue supplémentaire dans le train d'enregistrement. À cette époque, Blancpain s'imposa également comme pionnier en offrant des montres pour femmes dont MIL-SPEC par Blancpain. Georges reçut quant à lui un rôle différent de la part de Betty. Elle lui confia, ainsi qu'à sa femme, aux designers de proposer des profils de montres féminines particulièrement élégants. Les mouvements baguette, également d'une taille extraordinairement petite (7 × 18,6 mm), devinrent aussi une spécialité de Blancpain à cette période. Les accomplissements exceptionnels de la Fifty Fathoms ont été décrits en détail dans ces pages, relatant les nombreuses innovations brevetées et les connaissances approfondies qui ont conduit à sa création et à l'obtention d'une place préminente dans l'histoire des montres de plongée.

Jean-Jacques ne fut pas le seul à rejoindre la manufacture. Ses deux frères, René et Georges, se virent également attribuer des rôles par leur tante. René, lui, aspirait à bâter sa vie en Amérique. Betty le chargea du développement du marché pour Blancpain. Ses efforts le menèrent à rencontrer Allen V. Tornek, qui devint le revendeur pour Blancpain aux Etats-Unis et qui, plus tard, contribua à sécuriser le contrat d'approvisionnement de la Marine américaine en montres Fifty Fathoms MIL-SPEC par Blancpain. Georges reçut quant à lui un rôle différent de la part de Betty. Elle lui confia, ainsi qu'à sa femme, la tâche de développer les marchés en Amérique du Sud.



*La relation de travail entre Betty et Jean-Jacques connaît d'énormes triomphes : la création de la légendaire FIFTY FATHOMS, LA LADYBIRD ET LA MONTRE DE COCKTAIL BLANCPAIN DE MARILYN MONROE.*



Ci-contre, en haut : la montre Blancpain de Marilyn Monroe.  
Ci-dessus : la Ladybird et une publicité de l'époque de sa sortie, en 1956.  
Ci-contre, en bas : l'une des nombreuses versions joaillierées de la Ladybird, ainsi qu'une Fifty Fathoms.



La triple crise qui avait marqué le début de son acquisition de Blancpain fut suivie plus tard dans sa carrière par d'autres défis de taille. Bien sûr, la Seconde Guerre mondiale avait exercé une pression énorme sur l'affaire, mais les revers commerciaux globaux qui survinrent à la fin des années 1960 furent bien pires encore en raison de la concurrence provenant d'Asie et du quartier qui ébranla l'ensemble de l'industrie horlogère suisse. Betty et Jean-Jacques organiseront alors la fusion de Blancpain avec Omega, Nouvelle Lemania et Tissot en une entité nommée SSH (Société Suisse pour l'Industrie Horlogère). Chaque maison horlogère conserva sa propre identité mais continua à organiser des réunions, préférant qu'elles se déroulent dans sa maison près de Lausanne ou dans celle située sur la Côte d'Azur. Blancpain assuma un rôle essentiel dans la SSH en tant que fournisseur de mouvements pour les marques associées.

Betty s'éteignit au début du mois de septembre 1971 à Bielne avec deux conclusions touchantes à sa vie. Sur son lit de mort, elle redigea un mot d'anniversaire à l'attention de son petit-neveu Jean-Marie, qui lui fut remis après son décès, le jour de son anniversaire qui tombait à la fin du mois. À son village de Villerey, elle dédia une grande parcelle de terrain située aux Planches, là où se trouve aujourd'hui son monument, afin qu'elle soit conservée comme un espace ouvert ou de loisirs.

Peu de femmes auraient pu égaler ses accomplissements. À une époque où les femmes n'étaient pas une force dans le monde des affaires en Suisse, elle a non seulement réussi, mais elle l'a fait en surmontant des obstacles considérables.

Aussi imposante qu'elle fut à la tête de Blancpain et plus tard de la SSH, Betty eut au même titre une présence notable dans le monde de l'art ainsi qu'à Lausanne et Cagnes-sur-Mer, en se promenant ou dinant dans les meilleurs restaurants. Ses goûts étaient sophistiqués : elle collectionnait les tapisseries d'Aubusson, les Picasso, les Renoir et les icônes anciennes, faisant cadeau de certaines œuvres à sa famille élargie. Dans les rues de Lausanne, son



goût pour les vêtements et les bijoux l'affinitait à ses passions artistiques, agrémentées d'une touche décentrée. Toujours également habillée, avec des fourrures en hiver et parée de bijoux, elle incluait à sa garde-robe des pantoufles de chambre en éponge rose en raison de douleurs chroniques aux pieds dont elle souffrait.

Betty s'éteignit au début du mois de septembre 1971 à Bielne avec deux conclusions touchantes à sa vie. Sur son lit de mort, elle redigea un mot d'anniversaire à l'attention de son petit-neveu Jean-Marie, qui lui fut remis après son décès, le jour de son anniversaire qui tombait à la fin du mois. À son village de Villerey, elle dédia une grande parcelle de terrain située aux Planches, là où se trouve aujourd'hui son monument, afin qu'elle soit conservée comme un espace ouvert ou de loisirs.

Peu de femmes auraient pu égaler ses accomplissements. À une époque où les femmes n'étaient pas une force dans le monde des affaires en Suisse, elle a non seulement réussi, mais elle l'a fait en surmontant des obstacles considérables.

Aussi imposante qu'elle fut à la tête de Blancpain et plus tard de la SSH, Betty eut au même titre une présence notable dans le monde de l'art ainsi qu'à Lausanne et Cagnes-sur-Mer, en se promenant ou dinant dans les meilleurs restaurants. Ses goûts étaient sophistiqués : elle collectionnait les tapisseries d'Aubusson, les Picasso, les Renoir et les icônes anciennes, faisant cadeau de certaines œuvres à sa famille élargie. Dans les rues de Lausanne, son

*Elle fut une FEMME D'ENVERGURE  
dont l'héritage reste à ce jour vital  
pour Blancpain.*



## LYDIE AMIE FARRON

**D'origine modeste, la Tavannoise Lydie Amie Farron est à son époque l'une des meilleures gouvernantes de Moscou. Elle s'est consacrée à l'éducation des enfants de l'aristocratie russe.**

Grâce à une trentaine de cahiers, les écrits de Lydie Amie reflètent un pan de l'émigration suisse. Entre le XVIIIe et le XIXe siècle, l'aristocratie européenne recrute massivement des gouvernantes et des précepteurs en Suisse pour l'enseignement du français, langue de la culture et de la diplomatie. La Russie est alors une destination prisée; les vagues d'émigration vers ce grand pays s'expliquent également par l'insuffisance des ressources que procurent l'agriculture et l'industrie dans les cantons romands, poussant leur jeunesse à arpenter le vaste monde en quête d'opportunités nouvelles. Pour les Suisses, le métier de gouvernante est la promesse d'une indépendance financière et d'une pension à vie.

C'est donc pour enseigner le français que Lydie Amie quitte sa région natale pour la vaste Russie. Pour comprendre les raisons de son départ, revenons quelques années en arrière. Elle naît à Tavannes, petite bourgade paysanne, en 1816, dans une famille pauvre et nombreuse. Sa mère est veuve depuis 1828, et la famille peine à joindre les deux bouts. Son frère, Daniel Henri, de quatorze ans son aîné, s'est installé en Russie pour y faire carrière comme précepteur dans l'entourage d'une grande famille, celle du prince Alexis Soltykov (1806-1859).

Dans l'espoir d'échapper à la dureté de sa condition, Lydie Amie Farron se prépare elle aussi à l'émigration tout comme deux de ses sœurs. Elle se forme d'abord pour devenir institutrice à Münchenstein, puis à Bienne et à Colombier. En 1837, elle a 21 ans et décide de quitter la Suisse en compagnie de son frère, de retour à Tavannes pour un court séjour. Il l'emmène en Russie et lui trouve un emploi chez des connaissances.

En 1847, elle entre au service de la famille du général Nicolas Mouraviev, à Moscou, pour s'occuper de ses trois filles. Elle est alors reconnue comme l'une des meilleures institutrices de la capitale. Sa fonction l'oblige à se dédier entièrement aux enfants dont elle a la garde. Elle partage leur vie sans répit, leur table comme leur logis, mais aussi leurs voyages. Son métier la mène de Moscou à Saint-Pétersbourg, de Novgorod à Varsovie, mais aussi à Florence, à Rome et à Naples. Elle sera dans le Caucase pendant la guerre de Crimée. Ce quotidien, dicté par des tirs, la coupe fréquemment de tout réseau social. Lydie Amie est parfois déprimée et nostalgique, comme le montre un extrait de son journal en 1854: «Ô mes chalets du Jura, les reverrai-je jamais?»

Cette soumission la révolte: «Ce n'est qu'après bien des années, nous pauvres institutrices victimes de la civilisation, qu'on finit dans quelques maisons seulement par nous aimer pour nous, et non par intérêt uniquement. Avant cela, que d'humiliations, que de crève-cœur, nous devons essuyer, tant de personnes nous regardent du haut de leur grandeur, comme si nous appartenions à une autre classe d'hommes.» Mais s'échapper de sa condition demande un courage qui lui manque, craignant davantage d'isolement.

Après plus de vingt ans passés au service de grandes familles russes, Lydie Amie Farron retrouve son village natal de Tavannes. Elle se consacre désormais à sa famille, en particulier aux enfants de son neveu Ami Farron, jusqu'à son décès en 1896.

# AMIE FARRON, UN DESTIN DE FEMME

La cadette de Daniel Henri Farron a également vécu en Russie comme enseignante. Elle a écrit un journal, qui est émouvant.

Trente et un cahiers : c'est ce qui reste du journal de Lydie Amie Farron, née en 1816, de quatorze ans la cadette de Daniel Henri. Il l'emmène avec lui en Russie, après un court séjour à Tavannes, en 1837, et lui trouve un emploi chez des connaissances. Elle sera définitivement de retour vingt ans plus tard, après deux courts passages chez elle en 1841 et 1851. Elle a choisi elle-même de quitter la Suisse : elle s'est préparée à l'émigration, acquérant une éducation à Münchenstein, puis à Bienne et à Colombier. Au moment où elle prend la route, sa mère est veuve depuis 1828, et la famille est nombreuse. Un choix contraint, donc.

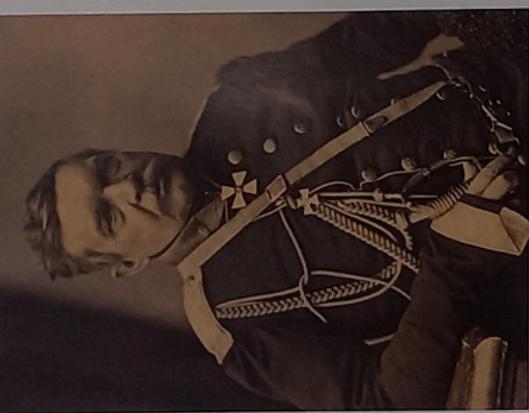
Sa trajectoire russe est remarquable, Amie est chanceuse. D'emblée, elle travaille pour des familles qui la respectent : «Je suis étrangère dans cette famille, mais on a la délicatesse de me le faire oublier» (1850, à Novgorod). Après Saint-Pétersbourg, puis Moscou, elle séjourne chez sa sœur Catherine, qui l'a précédée. Elle entre finalement, en 1847, au service de la famille du général Nicolas Mouraviev, à Moscou, pour s'occuper de ses trois filles. Elle était déjà connue dans ce milieu «comme une des meilleures institutrices de la capitale». Le général, au palmarès impressionnant, allait devenir le commandant des troupes du Caucase lors de la guerre de Crimée, entraînant sa famille dans cette région, à Stavropol et Pyatigorsk, en 1856. Entre-temps, elle l'avait suivi principalement à Novgorod et à Vilna. L'intérêt ethnographique du journal est ici évident. Amie, estimant que son travail est achevé, retrouve son village natal en 1859, se consacrant désormais à son propre cercle familial jusqu'à son décès, survenu en 1896. Henri, une fois installé en Russie, avait convaincu trois de ses sœurs de l'y rejoindre. Catherine, puis Amie et Élise entendront cet appel. La première, après avoir servi à Moscou, se marie et s'installe dans le sud du pays. Gravement malade, elle s'y consumera de tristesse. Élise, la cadette, se mariera elle aussi, mais s'établira bientôt à Neuchâtel, alors qu'Amie, elle, restera célibataire. Son journal est avant tout un confi-



Lydie Amie Farron, photographiée par Boegner, en 1857, à Moscou. Collection privée.



dent, qui recueille ses «jérémiaades», comme elle dit. Elle est en effet souvent déprimée et nostalgique : «Ô mes chalets du Jura, les reverrai-je jamais?», s'exclame-t-elle en 1854. La solitude est le sort de nombreuses gouvernantes, contraintes de suivre leurs employeurs au gré de leurs déplacements.



Aimé est fréquemment coupé de tout réseau social, tissé péniblement lors de ses séjours urbains, surtout autour du nouvel de l'église protestante locale. Sa foi intense prend les accents du Réveil et, dans un monde où la mort est omniprésente et où l'espérance de vie est si incertaine, les espoirs d'une vie meilleure dans l'au-delà aident à supporter le quotidien, la séparation, la perte d'être aimés. «Prions que la véritable lumière nous éclaire et nous amène sûrement à travers les échelles et les épines au port bénichéux ou tout ce qui est charnel et mortel s'étendra pour toujours.»

Les lectures sont aussi une consolation : Aimé Martin stimule la réflexion de femmes en quête de repères. L'autonomie du célibat leur est confisquée par leur condition de gouvernantes, entièrement attachées aux enfants dont elles ont la garde. Elles en partagent la vie sans répit, y compris la table et le logis, mais aussi leurs voyages, jusqu'à Rome en l'occurrence ! Aimé fait aussi la lecture de journaux au général Mouraviev, en tant que personne de compagnie, comme son frère l'avait fait pour le comte Golovkin. Ce rôle soumis l'accable parfois ; elle n'en tire cependant aucune velléité de changement. S'échapper demanderait un courage qui lui manque, ce qu'elle admet, craignant davantage d'isolement encore. Elle désapprouve d'ailleurs le comportement de ses pupilles, qui montent à cheval, alors que «tout ce qui tend à trop émanquer la femme doit être considéré comme du fruit défendu». L'horizon s'élargit par la littérature, variée. Elle cite Lamartine, parfois de manière pathétique : «J'ai trop vu, trop senti, trop aimé dans ma vie ; Beaux lieux, soyez pour moi ces bords où l'on oublie.

L'oubli seul désormais est ma félicité.»

La sensibilité romantique d'Amé donne à ses phrases le poids du vécu de l'émigration : «jamas (les Russes) ne devineront combien nous devons essuyer d'humiliations, combien notre délicatesse est froissée, combien leur indifférence nous perce le cœur. Eux ils ont toujours été chez eux, ils n'ont jamais dépendu que d'eux-mêmes.» Elle se révolte parfois : «Ce n'est qu'après bien des années, nous pauvres institutrices victimes de la civilisation, qu'on fruit dans quelques maisons seulement par nous aimer pour nous, et non par intérêt uniquement. Avant cela, que d'hu-



#### UNE PAYSANNE COMME MOI

«Le découragement s'empare quelquefois de moi, quand j'appesantis ma pensée sur les difficultés presqu'insurmontables qu'offre l'éducation des enfants de l'aristocratie. Avec toutes les peines possibles, on ne parvient pas à leur donner le goût de l'étude. Depuis leur plus tendre enfance, l'habitude de l'attention et de l'ordre. Depuis leur plus tendre enfance, ces enfants se sont habitués à voir les autres agir et penser pour eux. Comment après cela détruire cette leprose qui est devenue presque comme une seconde nature. Aussi, une paysanne comme moi ne devrait-elle jamais être propre pour cette œuvre, j'en conviens, je le sens. Je gémis de mon impuissance. Élever des enfants de parents ouvriers et paysans, voilà ce qui m'est convenu. Mais Dieu a disposé autrement de moi, pour m'enseigner de la manière la plus pratique que tous les hommes sont frères et que tous doivent apporter en sacrifice à Dieu leur tribut de peine et de travail, de patience et d'abnégation. J'u sais, ô mon Dieu, mieux que moi ce qui me convient.» (1850, Vilna).

En 1850, elle dira toutefois : «Je vis comme une plante exotique sur des plages étrangères, forcée de renoncer à ma rusticité indépendance et de me nourrir du pain de l'étranger!» Et encore : «d'auvres exiles que nous sommes, nous venons au loin chercher notre pain, nous souffrons beaucoup de routes manières et enfin, enfin nous quitterons cette terre d'exil avec une santé ruinée, pour aller retrouver les lieux de notre enfance.» ■

Pierre-Yves Moeschler